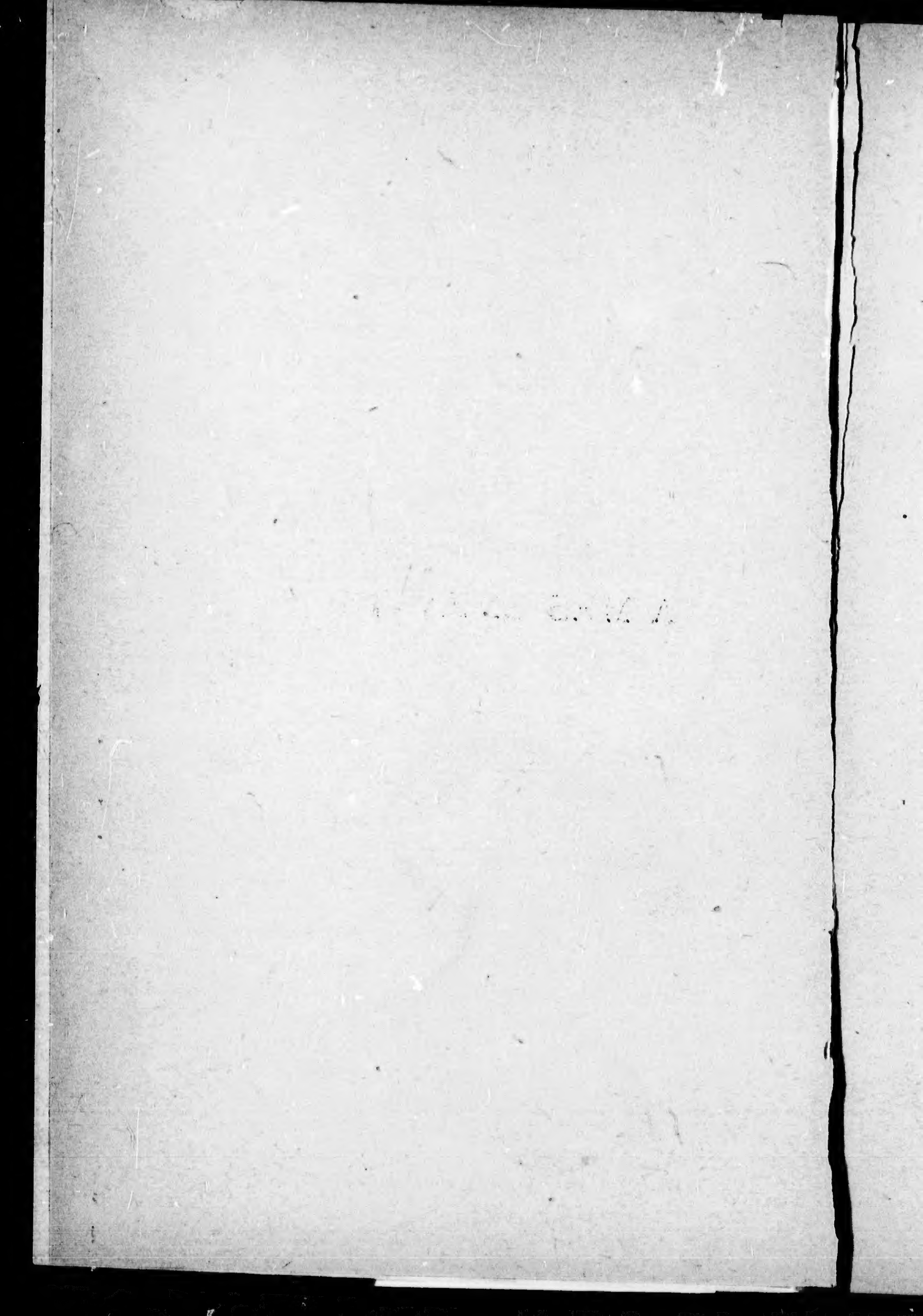
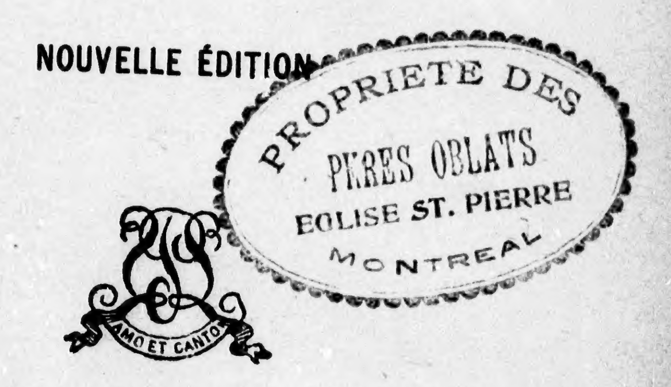
A MES ENFANTS



PAMPHILE LEMAY

FABLES

NOUVELLE ÉDITION



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

1891



FABLE PREMIÈRE.

LE LIÈVRE ET LE RAT.

Bien des fabulistes,
Profonds moralistes,
Ont avant moi conté dans leurs vers séduisants,
Ces histoires naïves
Prises dans les archives

Des esprits sérieux et des cœurs bienfaisants.
Auprès de leurs travaux bien humble est mon ouvrage,
Et je sens par moment s'affaisser mon courage.
Mais je vieillis et j'aime à donner des conseils,
A répéter le conte populaire.
Offrez à mes baisers vos jeunes fronts vermeils,
Enfants, ce sera mon salaire.

Je vais dire d'abord l'histoire d'un coquin ;
Une assez longue histoire
Que vous conserverez bien dans votre mémoire :
On ne la trouve plus, même dans le bouquin.
Le coquin dont je parle était un jeune lièvre.
C'est drôle, n'est-ce pas ? Et l'on n'aurait pas cru
Que cet humble animal put avoir un mot cru
Sur la lèvre
Et de l'audace dans le cœur.
Drôle si vous voulez, c'était un escroqueur.
Il est vrai qu'il était sauvage,
Qu'il habitait un trou pratiqué dans le sol ;
Mais ça n'explique point son grand penchant au vol ;
Car nul ne fait plus grand ravage
Dans le domaine du prochain
Que l'homme,—
L'homme civilisé, s'entend,—soit qu'il se nomme
Sujet ou souverain.

Fatigué de ronger des bourgeons d'épinette,
De gruger du sapin,
Notre héros, un bon matin,
Quitta sa maisonnette,—
Si l'on peut d'un tel nom appeler un vil trou.—
Il ne savait ni peu ni prou
Vers quels lieux diriger sa course ;
Mais le hasard est la ressource
De ceux qui n'en ont pas.

Tout en réfléchissant, il dirigea ses pas
A travers champs, vers une étable.
Il fut bien inspiré,
Car, à peine fut-il entré,
Qu'un rat qui se mettait à table
L'invite à s'approcher et lui présente un œuf.
Le lièvre trouve exquis ce mets tout à fait neuf,
Puis en demande encor. Le rat s'en va sur l'heure,
Le laissant seul en sa demeure,
Au fond du poulailler
Pour se ravitailler
A même les nids de paille.
Trouvant amusant d'être ingrat,
Le lièvre fit ripaille
En l'absence du rat,

Et, vers les bois, ensuite,
En riant prit la fuite.

Il ne se montra plus qu'aux jours froids de l'hiver.
Il avait attendu que sa robe fut blanche,
Peur d'être reconnu. Le bourgeon de la branche
Lui paraissait amer.
Les œufs étaient si bons ! L'eau venait à la bouche
Rien que d'y penser.
Et le rat, loin d'être farouche,
Semblait aimer un peu qu'on l'aide à dépenser.

—Je vais tenter, dit-il, la plaisante aventure
Encore une fois.
Monsieur le rat est trop courtois
Pour oser soupçonner dans ma blanche fourrure
Le lièvre gris qui l'a triché.
Mettons sa finesse à l'épreuve ;
Quand on a fait peau neuve
On peut impunément refaire vieux péché.

Il part donc aussitôt en sautant sur la neige,
Et chez le rat s'en vient frapper.
Celui-ci lui présente un siège,
Mais ne parle point de souper.
La faim inspire de l'audace

A l'animal le plus prudent.

—Donnez-moi donc de quoi me mettre sous la dent,
Demande sans préface
Notre jeune insolent.

—A vous servir, mon cher, je ne serai pas lent,
Répond le rat en inclinant la tête ;
Vous devez être un lièvre honnête ;
J'en connais cependant qui sont fort mal appris.

—Vraiment, cher rat ? Alors ce sont des lièvres gris.

—

Tromper une âme droite
N'est ni malaisé, ni nouveau ;
Celui qui vous exploite
Sait quand il doit changer de peau.

FABLE II.

LA CHAUVE-SOURIS.

Dans l'humble fable qui précède
Je vous ai montré, mes enfants,
Que le bon quelquefois le cède
Aux méchants qui sont triomphants ;
N'allez pas en conclure
Qu'il en doit toujours être ainsi,
Et que le coquin endurci
N'est pas gêné parfois dans sa coupable allure.
Le contraire arrive partout :
On se prend dans son propre piège ;
On veut laisser d'autres debout
Et l'on perd soi-même son siége.

D'une chauve-souris
Ecoutez l'aventure ;
Votre douce nature
Lui prêtera le coloris.

***

—Je ne suis point, mes sœurs, vile, ni flagorneuse ;
Je ne viens point faire ma cour,—
Dit la chauve-souris, un jour,
En pliant avec soin son aile membraneuse ;—
Or, les moineaux, nos ennemis,
M'ont tout à l'heure encor, promis
De me faire heureusement vivre,
Si je voulais ici les suivre
Pour vous déposséder ;
Mais je ne veux pas les aider.

C'était aux souris véritables
Qu'elle parlait comme cela.
Elle ne contait là
Que des mensonges détestables,
Et désirait pour ce brandon
Un prix quelconque, un léger don.

Elle l'obtint à l'instant même.
Ensuite elle vola vers les petits moineaux,
Et, se servant toujours du même stratagème :

— Mes frères les oiseaux,
Vous connaissez, dit-elle,
Mon amitié fidèle ;
Défiez-vous sans cesse ou vous êtes finis :
Les souris ont juré de surprendre vos nids.
Elles ont osé tout promettre
Si je voulais enfin dans leurs mains vous remettre ;
Je leur ai montré du courroux,
Car je suis oiseau comme vous.

Cette nouvelle fourberie
Eut aussi beaucoup de succès.
On la paya sans ladrerie,
Ensuite on fit un grand congrès
Comme moineau n'en voit plus guère.
Il y fut décidé d'aller porter la guerre
Chez les souris sans foi.

Comme on allait prendre les armes,
On entendit de grands vacarmes
Et le camp fut rempli d'émoi.

Or, les souris guerrières
Avaient pris les devants :
Leurs bataillons mouvants
Couvraient des toises entières.

Cependant les moineaux dépêchent des courriers
De la cime de leurs arbustes,
Pour dire à l'ennemi que les nobles lauriers
Ne se cueillent jamais dans les guerres injustes.
Les souris font de même avant que d'attaquer ;
De sorte que bientôt tout vient à s'expliquer.

Redoutant la potence, alors, la souris-chauve
Vers des murs en ruine avec hâte se sauve.
Et depuis ce jour-là, cachée en son réduit,
L'infortunée
Passe à trembler de peur chaque longue journée,
Et n'ose sortir que la nuit.

—

Un moment de folie, hélas ! fait souvent naître
De longs jours de regrets.
La honte, pour le traître
Suit la gloire de près.

FABLE III.

LA MER ET LE ROCHER.

—Je veux aller plus loin, dit la mer orgueilleuse
Au rocher debout sur ses bords;
Abaisse-toi, sinon !...Je ne suis point railleuse,
Et j'éprouve comme un remords
De m'être tant de fois à tes pieds endormie.
Tu pourras me compter comme ton ennemie
Si tu ne me laisses courir
Où le doux caprice m'entraîne.
Abaisse-toi, te dis-je, ou tu vas encourir,
Pauvre roc, ma profonde haine.

Le rocher répondit sans du tout s'émouvoir :

—Je n'obéis à rien si ce n'est au devoir.
Si j'allais t'écouter, tes ondes
Couvriraient les plaines fécondes
D'un immense voile de deuil,
Et je deviendrais ton complice :
Renonce donc à ton caprice,
Car je suis le seuil
Que tu ne peux franchir, ô mer impérieuse.

Jusqu'en ses profondeurs la mer frémit alors :
Elle fit tout à coup de suprêmes efforts
Et s'en vint furieuse,
Dans un terrible choc,
Se briser en hurlant sur l'immobile roc.

—

Au poste que l'on vous confie
Faites votre devoir et demeurez sans peur ;
La menace ne terrifie
Que l'infidèle serviteur.

FABLE IV.

LE RAT ET LE PATÉ.

Un rat qui voyageait du grenier à la cave,
Pour sa santé
Fut enchanté,
De sentir tout à coup l'odeur la plus suave.
Il passait, en effet,
Vis-à-vis un buffet
Où, depuis un instant, la vieille cuisinière
Avait apporté
Un large pâté.

—Chacun son goût, dit-il, et chacun sa manière :
Moi j'accepte le bien
Qu'on me donne pour rien,
Ce pâté vaut je crois, que je m'arrête en route.

Mais je serai bon rat
Et pas du tout ingrat ;
Je mangerai la mie et laisserai la croûte.

Puis, tout en devisant
De ce ton amusant,
Il cherche dans les coins un facile passage ;
Mais il eut beau chercher
Tout autour du plancher
Il ne vit nul chemin dont il put faire usage.

—Bah ! je vais en faire un :
Si je travaille à jeun
Je mangerai, dit-il, joliment davantage ;
Le pâté, tendre ou dur,
Y passera bien sûr,
Et personne avec moi ne fera de partage.

Il se mit à ronger
Sans nullement songer
Qu'un chat couché là-haut pouvait fort bien l'entendre.
De fait, Grippeminet,
Ronronnant au chenet,
L'entendit et se tut, bien résolu d'attendre.

Or, le rat imprudent,
D'un dernier coup de dent
Achève l'ouverture, et se montre la tête.
Le chat l'attrape alors
Et l'amène au dehors.

—Nous serons deux, dit-il, pour terminer la fête ;
J'ai comme toi, petit,
Assez bon appétit·

—

Quand l'espoir d'un plaisir ou d'un gain vous appelle,
N'allez pas au danger
D'un cœur vain ou léger ;
Ne jouez pas le tout contre une bagatelle.

FABLE V.

LE GLOUTON ET L'ÉCUREUIL.

Un glouton affamé,—comme sont, d'ordinaire,
Ces malotrus
Qui s'occupent fort peu de notre art culinaire
Et nous mangent tout crus,—
Un glouton qui passait sous un noyer superbe,
Le nez bas, en sournois,
Aperçut une noix
Dans l'herbe.
La broyer sous ses crocs aussi durs que le fer
Fut l'affaire d'une seconde :

—Pouah ! fit-il aussitôt, rouvrant sa gueule immonde,
Que ce fruit est amer !

Un petit écureuil à la mine friponne
Qui d'une branche à l'autre allait d'un bond léger,
Lui dit alors :

—La noix est bonne,
Mais il faut savoir la manger.

—

Que d'appétits grossiers, par leur ardeur brutale,
Gâtent tout leur bonheur !
Combien ne cherchent pas sous sa rugueuse écale
L'amande pleine de saveur !

—

FABLE VI.

LA HARPE ÉOLIENNE ET LA GIROUETTE.

Une harpe éolienne
Par quelque main magicienne—
Se disait-on dans le hameau—
Avait été pendue aux branches d'un ormeau,
Et, près de cette harpe, au faîte d'une grange,
Une girouette étrange
Luisait sur sa tige de fer.

Or, un vent accourut, l'Aquilon ou l'Auster,
Qui toucha brusquement, de son aile rapide,
La folle girouette et la harpe timide.
La première tourna jetant un cri méchant,

Comme le cri de la colère,
Mais l'autre fit entendre un accord si touchant
Qu'on aurait dit une prière.

—

Vents du ciel : deuil, soucis, chagrins où nous tombons,
Sont maudits des méchants et sont bénis des bons.

—

FABLE VII.

LA FAUVETTE ET L'ÉPI DE BLÉ.

Sur le bord d'une route
Un épi de froment,
Né du hasard sans doute,
Se penchait tristement.
Il croissait dans la solitude
Et jamais la sollicitude
Ne l'avait protégé.
Il en était bien affligé,
Car il songeait qu'à la moisson prochaine
Le moissonneur ne prendrait pas la peine

De le recueillir,
Et que sur sa tige,
Sans aucun prestige,
Il faudrait vieillir.

Une implacable sécheresse
Vint ajouter à sa détresse ;
Il crut bien qu'il allait périr
Avant de mûrir.

Heureusement qu'une fauvette,
Quand le jour avait lui,
Venait auprès de lui
Chanter sa chansonnette.

—Toi dont le cœur est bon, gracieux chantre ailé,
Soupira-t-il tout désolé,
Entends ma voix plaintive ;
Va me chercher là-bas quelques gouttes d'eau vive,
Je voudrais vivre encor.

L'oiseau prit son essor
Et, d'une aile rapide,
A la source limpide
Vola, compatissant ;

Il puisa quelques gouttes
Et vint les verser toutes
Sur l'épi languissant.

C'en fut assez. L'épi, sous la molle rosée,
Retrouva sa force épuisée
Et sa vigueur ;
Il trouva l'existence un peu moins monotone
Et, lorsque vint l'automne
Avec sa rigueur
Il était mûr, et sa tête superbe
Se balançait avec orgueil.

Alors il entendit, dans une touffe d'herbe,
Un chant de deuil.
Il écouta. C'était la fauvette obligeante.

—Qu'as-tu donc, lui dit-il d'une voix engageante,
Qu'as-tu donc à gémir ainsi ?

—J'ai faim, répondit-elle, et viens mourir ici.

L'épi vers la terre endormie,

A ces mots, s'inclina soudain,
Et la fauvette son amie
Ne mourut pas de faim.

Faites la charité, faites sans bruit l'aumône,
Pour Dieu d'abord et puis pour vous ;
Car vous ne savez pas, fussiez-vous sur un trône,
Ce que vous garde un sort jaloux.

FABLE VIII

LE COQ ET LE PUTOIS.

Un putois quelque peu sur l'âge,
Sans dents, mais pas sans appétit,
Un jour, pour marauder, de son gîte sortit
Avec des compagnons. Il ouït, au village,
Un coq chanter dès le matin.

—Si j'avais, pensa-t-il, ma vigueur de jeunesse,
Que je ferais un bon festin !

Puis il se demanda quelle bonne finesse

Pourrait, dans le moment,
Assez facilement
Remplacer la force perdue.

—Ce cher coq je le tiens !
Cria-t-il tout à coup aux siens,
Et l'affaire n'est pas ardue :
Vous allez venir, mes petits,
Je vais vous dire convertis.
Laissez-moi prendre un peu d'avance,
Il ne pensera point qu'on est de connivence.
Je vais lui faire un beau discours,
Un discours insigne,
Vous surviendrez alors, et, sur un signe,
Vous me prêterez du secours.

Tous les putois jurèrent sur leur tête
Que les poules et les poulets,
Grassets et maigrelets,
Seraient l'objet de leur conquête.

Au village, le vieux putois
Supplia d'une voix fort tendre
Le coq qui chantait sur les toits
De vouloir bien daigner l'entendre.

Ne fut-ce qu'un petit instant,
Et de descendre alors, même tout en chantant.

Le coq savait fort bien que le vieux quadrupède
Ne pouvait lui faire aucun mal,
Il descendit.

. . . .

—Mon cher, dit le fourbe animal,
A nos longs désaccords j'ai trouvé le remède :
On ne vous mange plus ; on mange du fretin.
Si la repentance est tardive
Le ferme propos est certain ;
Et, pour vous rassurer contre la récidive,
En putois prudents,
Nous nous sommes ôté les dents.
Regarde !...
Il ne m'en reste plus, et j'en avais pourtant ;
Tous les miens en on fait autant,
Et ce sera ta sauvegarde.
Tu vas les voir bientôt ; ils vont venir ici...

—Ils vont venir ? merci !
Ce sera belle fête.
Je monte sur ce faîte
Pour les voir arriver.

Il vola d'un coup d'aile au sommet de la grange
Et le putois, confus du dénoûment étrange,
Se dépêcha de s'esquiver.

—

Lorsqu'un homme vous fait des promesses trop belles,
Pour vous mettre à l'abri rouvrez vite vos ailes.

—

FABLE IX.

LE CERF ALTÉRÉ.

Un cerf ayant un jour fait une longue course,
Etait fort altéré
Et cherchait une source,
Quand il vit tout à coup, au milieu d'un fourré,
Une mare profonde
Que ceignait un rocher.
Il fut prompt à s'en approcher.

— Que le diable confonde
Le chasseur et ses chiens !
Cria-t-il, en jurant comme bien des chrétiens,

Cette eau-là n'est pas illusoire,
Et je vais boire
A la santé de ces gredins
Qui font là-bas du tintamarre.

Puis, en disant ces mots, il sauta dans la mare.
Comme il n'était pas de gradins
Et que la côte
Etait abrupte et haute,
L'imprudent ne put revenir.

—

Quand une passion nous presse, nous obsède,
Hélas ! bien trop souvent l'on cède
Sans demander comment cela devra finir.

—

FABLE X.

LA NEIGE ET LE MARÉCAGE.

De blancs flocons de neige échappés du nuage
Tombaient, tombaient toujours, sans bruit et mollement,
Au milieu d'un grand marécage.
Le pré voisin leur dit :

—C'est agir follement,
Croyez-en ma parole franche,
Qu'essayer de changer en une nappe blanche
Ce marécage au triste aspect,
Et c'est lui qui vous change en son limon infect.

Vous dont le cœur est pur comme le cœur de l'ange,
Blanc comme nos hivers et nos altiers sommets,
Ne touchez jamais à la fange,
Ce serait vous souiller sans la blanchir jamais.

FABLE XI.

LE CHAT ET LE JEUNE OISEAU.

Un chat qui n'avait point une allure très franche
Et qui rôdait à l'heure où le jour rembrunit,
Finit par découvrir, perché sur une branche,
Mais tout près du nid,
Un jeune oiseau qui voltigeait à peine.

—Sais-tu bien, lui dit-il, que tu n'es pas prudent.

—Comment ? répond l'oiseau, d'une âme fort sereine,
Je ne m'éloigne pas de mon nid cependant.

—C'est là précisément que se trouve ta faute.
Un chat comme parfois l'on en a remarqué,
Un chat peu scrupuleux arrive, grimpe ou saute,
Et te voilà croqué.

—Que me conseille alors votre touchante estime ?

—Eh ! de monter, parbleu ! de monter à la cime.

Alors, l'oiseau naïf ouvre l'aile, s'ébat,
Et tombe sottement dans les griffes du chat.

—

Jeunesse sans expérience,
N'écoute pas ces inconnus
Qui par des discours ingénus
Vantent tes biens et ta science ;
Reste près du nid maternel :
Le foyer, l'école ou l'église,
Jusqu'à ce que le nid te dise :
Vole maintenant dans le ciel.

FABLE XII.

LE PAYSAN ET LES MOINEAUX.

Dès le matin de la journée
Un pauvre paysan, hâve, la peau tannée,
Semait avec entrain
Dans les sillons nouveaux le plus beau de son grain.
Des moineaux qui faisaient leur gentil babillage
Non loin, dans le feuillage,
Le virent tout à coup et volèrent vers lui.

—Veux-tu, lui dirent-ils, nous donner aujourd'hui
La nourriture ?
La vie est dure

Et rien ne pousse encor dans les champs déflorés.

— Mangez, mangez, fit-il, ô pauvres éplorés.

Et les moineaux mangèrent,
Puis gaîment voltigèrent
De buissons en buissons
En disant leurs chansons.
Plus tard le grain, sorti du germe,
Comme une nappe d'or s'étendit sur la ferme,
Et nul n'aurait pu deviner
Que les oiseaux là-même étaient venus glaner.
Mais, un jour de l'été, les insectes nuisibles
Mordirent les tiges sensibles,
Et les riches épis, sur le point de mûrir,
Allaient, hélas ! périr,
Quand les moineaux de la vallée,
Prenant ensemble leur volée,
Vinrent s'abattre sur les champs
Et dévorer les insectes méchants.

—

Non, le bien que vous faites
Ne sera point perdu ;
Mais ne laissez jamais vos âmes inquiètes
Chercher comment il vous sera rendu.

FABLE XIII.

LE VANNEUR ET LE BLÉ.

Sur les airées
De gerbes dorées
Les fléaux, tour à tour,
Tombaient depuis le point du jour,
Et, sous les épis vides,
Les blés de toutes parts
Etaient épars ;
Mais les graines perfides
Bien trop abondamment
Se mêlaient au froment.

Selon son ordinaire,
Le vanneur, œil serein,
S'avance au bord de l'aire
Pour mieux vanner le grain;
Il met dans le van et le crible
Ivraie et luzerne et blé mûr,
Agite tout de son bras sûr,
Rejette la graine nuisible,
Verse le blé dans le boisseau,
Et puis commence de nouveau.

Alors il est témoin d'une drôle de chose:
Le grain qu'il veut nottoyer ose
Contre lui s'emporter
Et dans ces termes l'insulter:

—Fais cesser mon supplice,
Misérable tyran!
N'agite plus ce van
Qui devient ton complice.

—Grand Dieu! dit le vanneur, ai-je bien entendu?
Mais vois donc quelle est la démence:
Avec la mauvaise semence,
Si tu n'es pas vanné, tu seras confondu.

Le vanneur, votre foi le trouve,
C'est le Dieu des crucifiés.
Soumettez-vous s'il vous éprouve
Et vous serez purifiés.

FABLE XIV.

LE SINGE QUI SE VOIT DANS UNE GLACE.

Un singe des plus beaux ;—ce qui ne veut pas dire
Qu'il n'était point fort contrefait.
Personne, j'en suis sûr, n'osera contredire
La vérité du fait—
Un singe qui passait pour sage
Parmi ses cousins,
S'étant mis, un jour, en voyage
Pour les cantons voisins,
Se vit dans une glace.
Il fut tout stupéfait et resta là, sur place,
Regardant tour à tour de face et de profil.

—Que les singes d'ici sont laids ! soupira-t-il.

—

L'orgueil qu'en toi tu laisses naître
T'empêche de te reconnaître.

—

FABLE XV.

LE CHÊNE ET LE POMMIER.

Dans un champ, tout auprès de mon humble village,
Un chêne déjà grand étalait son feuillage
Avec un orgueil mal caché.
Il était beau, c'est vrai ; l'on recherchait son ombre ;
Mais sur les petits son front sombre
Jamais ne s'était penché.

Un jour un pommier eut l'audace
De pousser près de lui :
Peut-être comptait-il un peu sur son appui.
Il fut bien mal venu :

—Bois d'une vile race,
Lui cria le chêne offensé,
Comment as-tu jamais pensé
A venir dans mon voisinage ?
Ne vois-tu pas, mon pauvre ami,
Que ta place est parmi
Les vilains arbres de ton âge ?

—Vous êtes grand, dit le pommier,
Je le reconnais le premier,
Vous avez une belle écorce
Et plus de sève et plus de force
Que nous, les frêles arbrisseaux ;
Vous ne produisez, tout de même,
Qu'un fruit d'une amertume extrême
Que l'on jette aux pourceaux.

. . . . .

Comme le chêne acerbe
Sur ses rameaux verts,
Toute âme superbe
N'a que des fruits amers.

FABLE XVI.

LE RENARD ET LE LOUP-CERVIER.

Un renard glapissait d'une façon bien triste :
Il s'était pris au piége. Un loup-cervier touriste,
Curieux de savoir la cause de ses cris,
Pour le venir le trouver s'écarta de sa route.

—Voyez, dit le renard, comme me voilà pris ;
Ah ! je méritais mieux sans doute !
Je suis victime du devoir ;
On vous disait malade et je courais vous voir.

Le pauvre loup-cervier que le plaisir transporte
Répond :
—Ma griffe est forte
Et je suis bien adroit.
Je ne saurais laisser renard au cœur si droit
Dans un danger si redoutable ;
Il faut être plus charitable.
Je vais ouvrir le piége ; allons, pauvre captif,
Otez-vous ; soyez vif.

Le loup-cervier, alors, par un effort suprême,
Ouvre le piége un peu ;
Il sauve le renard, mais il se prend lui-même.

—Adieu !
Dit avec artifice
Le renard en partant ;
J'admire fort ton sacrifice
Mais n'ose pas en faire autant.

—

Ne faites pas le bien pour de vils honoraires ;
Ecoutez votre cœur, mais aussi la raison.
Si de flatteurs discours vous rendent téméraires
Vous ne serez payés que par la trahison.

FABLE XVII.

LA BELETTE ET LE HIBOU.

Un hibou vaniteux, reployant sa grande aile,
Vint s'arrêter près d'un ruisseau :

—Si le miroir de l'onde est aujourd'hui fidèle,
Je suis, pensa-t-il, vraiment beau.

Et, comme il s'admirait, rajustant sa toilette,
Une belette
Se glissa parmi les roseaux.

—Belette, mon amie,

Lui cria le hibou,
En affectant la bonhomie,
Tu rampes sur la terre et n'habites qu'un trou.
Je maudirais le sort si j'étais à ta place,
Et, loin de m'admirer dans ce calme miroir,
Je m'y noierais de désespoir !

—Je vous répondrai sans fallace,
Dit, en levant son fin museau,
La belette au vilain oiseau ;
Je n'ai point d'ailes, point de plume ;
N'en ayant jamais eu je n'en ai pas besoin ;
Au reste, je n'ai pas coutume
De chercher le bonheur bien loin.
Puis, dans le danger je me sauve
Aussi bien que le plus gros fauve.
Voyez : un chasseur vient, adieu !

Se fourrant au milieu
De l'épaisse fougère,
La belette légère
A ces mots disparut.

Aussitôt le hibou, hâtant son vol austère,

S'éleva lentement de terre,
Mais par malheur pour lui le chasseur accourut.

Gardez-vous d'offenser par des paroles vaines
Ceux qni sont moins doués que vous ;
Ce qui fait notre orgueil peut devenir pour nous
Une source de peines.

FABLE XVIII.

LE LIÈVRE.

Poursuivi par un chien, un lièvre
Courait, courait. Il tenait le devant,
Mais la peur lui donnait la fièvre.

Il allait toutefois s'échapper bien vivant
Quand il aperçut la tanière
D'un ours à l'âme rancunière.
Il s'y fourra,
Et l'ours le dévora.

—

Toi qui veux fuir l'ennui, regarde bien et juge
Où tu vas chercher un refuge.

FABLE XIX.

L'ORIGNAL.

Sorti du bois par un matin superbe,
Un orignal des mieux empanaché
Voit un ruisseau qui promène dans l'herbe,
Sous maint tilleul coquettement penché,
Son eau calme où la fleur se mire.
Il s'en approche en quelques sauts,
Se regarde longtemps, s'admire.

—Que mon panache est beau ! dit-il, mais quels dieux sots
M'ont hélas ! affligé d'une jambe aussi grêle ?

Un chasseur arrivait. Aussitôt le plomb grêle.
L'orignal fuit. Aux champs il court sans se lasser.
Grâce à sa jambe alerte, il se sauve, il échappe ;
Mais, rendu dans le bois, le chasseur le rattrappe....
Son panache aux rameaux vient de s'embarrasser.

—

La morale de cette fable,
C'est qu'il faut préférer l'utile à l'agréable.

—

FABLE XX.

LES DEUX RUISSEAUX ET LE ROCHER.

Deux ruisseaux, sortis d'une même source,
S'en allaient gaîment à travers les prés.
Nul obstacle, d'abord, ne dérangea leur course :
Ils arrosèrent loin et les trèfles pourprés,
Et les blés et le pâturage,
Tout en causant dans ce charmant langage
Qu'on appelle murmure et qu'on ne comprend pas.
Tout à coup devant eux un fier rocher se dresse
Et leur dit rudement :

—Par quelle maladresse
S'égarent donc ici vos pas ?

Prenez une autre route,
Si vous voulez encor marcher
Et ne pas voir goutte après goutte
Votre onde ici se dessécher.

L'un des ruisseaux partit, décrivant mille courbes
Pour éviter le colosse ombrageux,
Il se perdit bientôt sous les joncs et les tourbes
D'un marais fangeux ;
L'autre resta ; puis, lentement ses ondes
Couvrirent le flanc du rocher.
Il devint un beau lac où les étoiles blondes,
Où la barque du nocher
Se berçaient mollement. Or, un jour, de la cime
Il bondit de l'autre côté,
Jetant un voile sublime
Sur l'obstacle dompté.

Or, voici la morale, elle n'est pas bien neuve :
Celui-là devient grand qui surmonte l'épreuve.

FABLE XXI.

LE CYGNE.

Dans la nappe d'or d'un fleuve paisible,
A l'heure où s'en va le bac du pêcheur,
Un cygne mirait, fier de sa blancheur,
En se balançant, son galbe flexible;
Puis autour de lui des cercles nouveaux
Toujours s'éloignant sur les claires eaux,
Traçaient tour à tour comme une auréole.
Un poisson jaloux, prenant la parole,
Aux autres poissons dit en le voyant :

—Souffrirons-nous donc dans notre domaine
Ce fier étranger au col endoyant ?

Son vol l'apporta que son vol l'emmène ;
Il est un oiseau, non pas un poisson.

—Qu'il s'en aille loin ! dit à l'unisson,
Le cœur menaçant des poissons stupides,
Et tous contre lui s'élancent alors.

Le cygne ouvre, ému, ses ailes rapides
Et vole en chantant jusque sur les bords.

—De quel droit viens-tu ? dit un quadrupède,
Sortant irrité de l'ombre des bois—
Je ne souffre pas qu'on me dépossède ;
Va-t-en dans les airs.

—Le cygne, aux abois,
Nagea dans l'air pur et dans la lumière,
Modulant encore un soupir divin.
Alors tout à coup, la tête première,
D'un nuage noir fondit l'aigle vain :

—Descends, lui dit-il, tu n'es pas des nôtres !
Sur le sol haï souvent tu te vautres

Comme l'animal qui ne vole pas ;
Comme un vil poisson tu nages, toi cygne,
Et tu prends dans l'eau tes joyeux ébats.
Descends, ou, vois-tu, j'appelle d'un signe,
Pour te foudroyer, mes sujets de l'air.

Le cygne s'enfuit au fond du ciel clair.
Depuis ce temps-là dans la solitude
Le suave oiseau se cache avec soin ;
Il soupire seul, plein d'inquiétude,
Et le moindre bruit le fait fuir au loin.

—

Parmi nous, hélas ! souvent le génie
A même destin que le cygne doux ;
Il sème, en fuyant, des flots d'harmonie,
Sur les oublieux et sur les jaloux.

—

FABLE XXII.

L'AIGLE ET LE SERPENT.

Un serpent—je ne sais trop de quelle famille,
Mais un ambitieux ;
On sait qu'il en fourmille,—
Un serpent, dis-je, déjà vieux,
Voulut sortir enfin de son marais immonde
Pour régner sur les pics où nichent les aiglons.

—Nous allons, se dit-il, étonner tout le monde
Et montrer ce que nous valons.

En roulant ces pensers d'orgueil et de conquête,
Il atteignit l'arrête

D'un rocher.
Un aigle le vit approcher
Et salua jusques à terre :

—Je ne puis revenir de mon étonnement,
Dit-il ? monter ici sans ailes, quel mystère!
Vous pouvez bien, alors, monter plus haut, vraiment.

—Comment monter plus haut ? Ce serait bien étrange:
Je n'ai point d'ailes, moi.

—Quand on veut tout s'arrange.
Je volerai pour vous, mon cher concitoyen ;
La chose est bien facile.
Tenez, soyez docile,
Je vais vous montrer le moyen.

L'aigle, à cette parole,
Prend le reptile et vole
Sur l'abîme profond.

—Vois donc, dit le serpent, toutes ces sottes bêtes
Qui, pour me regarder, lèvent au ciel leurs têtes :
Mon audace les confond.

—Pour être plus sincère
Et ne point te fourber,
Je crois, dit l'aigle ouvrant sa serre,
Qu'elles te regardent tomber.

—

L'ignare ambitieux, qui se croit un grand sire
Et qui veut tout soumettre à son absurde empire,
Finit assez souvent
Comme ce vieux serpent.

—

FABLE XXIII.

LE CHEVAL ET LE CHARRIOT.

Un bon cheval d'un certain âge,
Traînait depuis longtemps un pesant charriot ;
Il était tout en nage,
Mais il ne disait mot.
A quoi sert de se plaindre
Quand personne n'est là pour nous prendre en pitié,
Ou, tout au moins, pour feindre
Une douce amitié ?
Il vaux mieux avec patience
Endurer son mal.
C'est ce que l'animal

Faisait en conscience ;
Mais il n'en pensait pas moins.

Cependant la voiture
Conduite par ses soins
Parvint, sans fâcheuse aventure,
Au sommet d'un vaste coteau.
La descente en était rapide :
Un roc abrupt, un trou perfide
Resserraient le chemin comme eut fait un étau.
Alors le véhicule
Commença de parler.
Cela vous semble étrange, et même ridicule ;
N'importe ; pour si peu n'allez pas quereller.

—Laisse flotter tes rênes,
Dit-il au cheval fort surpris ;
Depuis bien longtemps tu me traînes ;
Ton cœur est bon, je l'ai compris.
A mon tour, sans qu'on le devine,
Sur la pente de la ravine
Je vais te pousser bravement,
Et tu n'as qu'à te laisser faire
Pour descendre en bas promptement ;
Je connais mon affaire.

Le cheval, écoutant ce propos singulier,
Changea de rôle.
Après tout, ce devait être joliment drôle
Que ne plus se morfondre à tirer du collier.
Il partit aussitôt sur la pente assez raide.
Le charriot content de lui donner de l'aide,
Poussait, poussait ; si bien qu'enfin
Il le poussa dans le ravin.

—

Vous qui nous conduisez à travers les abîmes,
N'allez pas imiter ce cheval idiot,
Ne changez pas de rôle avec certains intimes,
Car il feraient, bien sûr, comme le charriot.

—

FABLE XXIV.

LA PLUME ET LE PIN.

Une plume légère,—
Non pas la plume mensongère
Du journaliste besacier
Ou du poète romancier,
Mais la plume d'une hirondelle,
D'un étourneau
Ou d'un moineau,
Je ne sais trop laquelle,—
Une plume, toujours, par le souffle du vent
S'envolait emportée,
Comme cela se voit souvent.

Passant à la portée
D'un pin majestueux,
Elle lui fit, d'un air présomptueux,
Cette ridicule menace :

—Pin, courbe-toi, sinon je t'écrase sur place !
Ne me demande pas pourquoi,
Mais regarde derrière moi.

—Je vois en effet sur la plaine,
Dit le pin dédaigneux, des arbres entassés,
Mais, va ! ce n'est point toi, c'est le vent qui t'entraîne
Qui les a terrassés.

—

Plus d'un homme léger qu'un sot orgueil consume
Croit tout régenter de son fouet,
Et, comme cette plume,
N'est lui-même qu'un jouet.

FABLE XXV.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup vieillot et maigre,
Ayant une voix aigre
Mais un souple mollet,
Sortit du bois, un jour, dans le dessein coupable,
La chose était palpable,
De croquer quelque bon poulet.

Il s'approcha donc d'une ferme
D'un pas ferme,
Tout comme aurait pu faire un vieil habitué :
Mais au seuil de la porte il vit le chien Fidèle,

Un serviteur modèle
Qui ne craignit jamais d'être destitué :
Il fallut donc agir avec quelque finesse.

—J'ai connu votre père au temps de ma jeunesse,
Fit-il, et vous avez sa taille et son regard.
Comme pour lui, les loups ont pour vous de l'égard.
Ils veulent vous avoir pour hôte,
Sous la forêt, demain matin.
Ils préparent un grand festin.

—Ah ! c'est une faveur bien haute
Que mes frères des bois me font en ce moment ;
J'irai compère loup, j'irai certainement.

—La table sera bien servie.
J'ai cependant envie,
Reprit le loup dans l'embarras,
De faire une surprise aux loups que tu verras.
Tu vas donc me prêter une grasse poulette,—
Cela manque à notre repas—
Je dirai que c'est toi—mais ne me démens pas—
Qui l'élevais pour eux sous ta noble houlette.

Le chien montra les dents.

—A tantôt, fit le loup :
Je viendrai te chercher et nous rirons beaucoup.

—

Des loups, on en voit bien. Ils sont vêtus en hommes ;
La plupart ont connu votre père défunt ;
Ils ont pour leurs amis fondu de belles sommes ;
Ils vous offrent de tout et vous font un emprunt.

———

FABLE XXVI.

LE CARCAJOU QUI VEUT S'ILLUSTRER.

Un carcajou, jadis, ayant fort bonne dose
D'impudence et de vanité,
Cherchait une opportunité
De se faire un renom par quelque grande chose.
Il voulait se rendre immortel,
C'était son but suprême,
Ne fut-ce même
Que par un fait accidentel.

Plein de cette pensée
Qu'on peut dire insensée

Quand elle vient d'un carcajou,
Et croyant qu'un haut fait ne sera qu'un joujou
Pour sa riche nature,
Il part à l'aventure.

Il n'était pas très loin encor
Quand, dans une rivière assez bien encaissée,
Il voit un habile castor
Qui bâtissait une chaussée.

—Voilà, se dit-il en émoi,
Un travail qui serait assez digne de moi ;
Mais je puis faire mieux : j'ai plus grande stature
Et j'ai meilleures dents, pour couper un sapin,
Que ce petit rapin
De l'architecture.
Commençons donc notre œuvre ; immortalisons-nous,
Et rendons jaloux
Les hommes orgueilleux dont les longues annales
Ne racontent toujours que des choses banales !

A peine finit-il ce vaniteux propos
Qu'il se mit à ronger un arbre des plus gros ;
Mais il n'en avait pas coupé toute l'écorce,

Malgré ses coups ardents,
Qu'il avait épuisé sa force
Et qu'il s'était cassé les dents.

Il rentra dans les bois fou de honte et de rage,
Comprenant, mais trop tard, que le plus beau courage
Peut faillir; que souvent le désespoir le suit,
Et qu'il faut être propre à l'œuvre qu'on poursuit:

FABLE XXVII.

LE LAURIER-ROSE ET LA PENSÉE

Un laurier-rose,
Tout ravi d'être quelque chose,
Etalait au soleil ses rameaux et ses fleurs ;
Plus loin une pensée,
La tête baissée,
Semblait dissimuler ses suaves couleurs.

—Que je te plains ! que je plains tes pareilles,
Petite fleur des bois,
Dit le laurier ! On peut t'écraser mainte fois
En emportant mes fleurs vermeilles.

Viens près de ma tige ; on croira
Que tu me dois la vie,
Et quelque main ravie
Alors te cueillera.

La fleur lui répondit d'une voix fort sereine :

—Où Dieu nous a fait naître il n'est jamais d'ennuis.
Je demeure où je suis ;
Merci de votre peine.

—

Vous qui vous croyez grands dans votre sot orgueil,
Parce qu'un sang vanté coule dans votre veine,
N'humiliez jamais par une pitié vaine
Les humbles qui sont là vivant à votre seuil.

—

FABLE XXVIII.

LA LAMPE ET LE RÉVERBÈRE.

Une lampe brûlait. Derrière, un réverbère
D'un métal précieux,
Réunissant ensemble, en faisceaux radieux,
Les doux rayons de la flamme légère,
Inondait jusqu'au loin les dalles du pavé.

Après avoir longtemps rêvé
A la noblesse de son rôle,
Le drôle
Se laissa troubler par l'orgueil,
Puis, en ces mots, apostropha la lampe :

—Décampe !
La place, pour cela, n'en sera point en deuil,

C'est moi qui, dans les nuits superbes,
Fais glisser les brillantes gerbes
Sous les pieds du promeneur,
Et c'est toi qui, pourtant, en recueilles l'honneur,
Toi qui n'es qu'un fragile verre !
J'ai tardé trop longtemps à me montrer sévère.

Et puis, comme il cherchait quelqu'autre mot brutal,
Une légère brise, afin de le confondre,
Vint lui répondre
En éteignant la lampe de cristal.

—

Pour mieux vous mettre en évidence,
Ne faites pas un aparté,
Ce serait peut-être imprudence :
L'éclat souvent est emprunté.

—

FABLE XXIX.

LA LUCIOLE ET LA ROSE.

Une brillante luciole,
Ouvrant ses ailes dans la nuit,
Comme une étincelle qui vole
Glissait mollement et sans bruit.

Quand on jette sur son passage
Le rayonnement des splendeurs,
Quand on a l'éclat des grandeurs
Il est malaisé d'être sage,
Et d'éviter longtemps l'écueil,

La luciole eut de l'orgueil.

Elle vit une fraîche rose
Qui cachait dans l'obscurité
Et son parfum et sa beauté.

—Voilà bien une triste chose,
Pensa l'insecte au vol de feu.
Pauvre fleur, dis-moi donc un peu
De quoi te servent ton dictame,
Et ta grâce, et ton coloris?
Nul ne te voit; et, sur mon âme!
J'en suis chagrin, mais pas surpris.

—Reste avec moi jusqu'à l'aurore,
Répondit la reine des fleurs.

L'insecte babillait encore
Quand le jour rendit ses couleurs
A sa jeune et gentille amie.

—La terre n'est plus endormie;
Voltige donc dans le ciel clair
Et l'on croira voir un éclair,
Souffla la rose avec malice.

—Je ne saurais entrer en lice,

Je ne brille pas dans le jour,
Répliqua tristement l'insecte.

—C'est un malheur que je respecte,
Dit la fleur ; mais chacun son tour.
Je luis lorsque tu dois t'éteindre ;
Tu me plaignais, je vais te plaindre.

—

Tel se tient aujourd'hui sous des voiles épais,
Qui pour briller attend l'heureuse circonstance ;
Tel vous semble passer une triste existence
Qui jouit en son cœur d'une suave paix ;

———

FABLE XXX.

LE LIÈVRE PARVENU.

Un lièvre ambitieux, ou, pour parler plus juste,
Un lièvre plein de vanité ;—
La chose est rare un peu, mais une foi robuste
N'y verra point d'énormité—
Un lièvre vaniteux, vous dis-je,
Voulant se donner du prestige,
Résolut, un bon jour, de rompre avec les siens.
Il rougissait vraiment de leur pauvre fourrure
Et de leurs pâles entretiens.
Il se flattait d'avoir une belle tournure,
Un langage correct
Et puis de l'intellect

A revendre.
Avec cela l'on peut se rendre
Quelquefois assez loin.
Mais je n'ai pas besoin
De vous dire—c'est manifeste—
Qu'il s'aveuglait profondément,
Comme tous les vrais sots, du reste.

Il voulait fréquenter le plus intimement,
Parmi les animaux du globe,
Ceux qui sont habillés d'une superbe robe :
Les martes, les castors, les loutres, les visons.
Il ne savait pas trop s'il verrait les belettes ;
Les renards, pas du tout, excepté les grisons.
Il sortit pour chercher de nouvelles toilettes,
Car il ne pouvait pas, sans être fort bien mis,
Se présenter chez ses nouveaux amis.
Il eut une fortune étrange, inattendue :
Il trouva, cet heureux chercheur,
Une peau de loutre perdue
Tout récemment par un chasseur.
Elle lui faisait à merveille,
Sauf à la place de l'oreille;
Mais il n'en eut aucun souci
Et crut pouvoir rester ainsi.
Il avait raison, j'imagine,

Quelque chose toujours trahit notre origine ;
Et l'on ne peut assurément,
Se transformer entièrement.

Il partit donc, tout fier de son nouveau costume.
De la loutre il suivit assez bien la coutume,
Et se donna beaucoup de mal
Pour se faire passer pour un noble animal.

Ses oreilles souvent excitèrent le rire,
Et l'on douta de sa vertu ;
Mais on ne voulut pas, toutefois, le proscrire,
Vu qu'il était fort bien vêtu.

—

C'est ainsi parmi nous que l'amitié s'exerce
A l'égard du sot parvenu :
On voit bien l'oreille qui perce,
Mais l'on préfère, c'est connu,
La sottise bien équippée
A l'esprit en veste râpée.

FABLE XXXI.

LE DAIM IMPRUDENT.

Un daim trop curieux sortit de son domaine
Pour s'approcher de l'homme et voir les champs féconds.
Pendant qu'il courait dans la plaine,
Franchissant, dans ses bonds,
Les grands fossés de ligne et les hautes clôtures,
Quelques chiens vagabonds l'aperçurent soudain.
La chasse commença. La peur et ses tortures
Etreignirent d'abord le cœur du pauvre daim,
Puis il se mit à fuir.

Les chiens, de bonne race,
Flairant sa trace,

Le poursuivent toujours et le serrent de près.
C'est à qui lui fera la première morsure.
Mais il voit un fermier qui creuse ses guérets,
Et cela le rassure.

Il s'élance vers lui ; c'était son seul recours.
L'homme arrête la meute ; il la met même en fuite.

—Merci bien de votre secours ;
Je m'en vais tout de suite,
Dit le daim aux abois,
Les miens m'attendent dans les bois.

—Pas du tout, mon mignon ; vous me devez la vie,
J'entends bien vous garder et prendre soin de vous.
Vous allez faire des jaloux ;
Venez.

La pauvre bête humblement asservie,
Suivit son maître, et, pendant le trajet,
Se demanda souvent quel était son projet.

Elle fut mise en bergerie,
Fut caressée et bien nourrie,

Mais, un bon matin,
On la tira de là pour en faire un festin.

—

Toi qui contractes maintes dettes,
Noble, bourgeois ou roturier,
Tu fais comme ce daim quand gaiemeut tu te jettes
Dans les serres de l'usurier.

—

FABLE XXXII.

L'AVARE SUR LE POINT DE MOURIR.

Un vieil avare, un de ces ladres
Qui portent barbe sale et n'ont point de rasoir ;
Qui n'osent pas se mettre en face d'un miroir ;
Qui collent à leurs murs des images sans cadres,
Et, pour dépenser moins, n'osent pas se nourrir ;
Un vieil avare, dis-je, allait enfin mourir
Et sentait des regrets difficiles à peindre.
Il fit venir à lui son unique neveu :

—Mon neveu, lui dit-il, inutile de feindre,
C'est fini, je m'en vais. Et bien ! écoute un peu :

Je vois avec terreur mon étrange folie.
Que me sert, dis-le moi, d'avoir dompté mes sens,
En me privant de tout, depuis mes premiers ans?
Ah! vraiment cela m'humilie.
Que me sert-il d'avoir, pour ménager mon bois,
Près du foyer éteint grelotté tant de fois?
Que me sert-il d'avoir, par pure économie,
Marché tête et pieds nus durant les jours d'été?
Oui, c'est une infamie,
Je le confesse en vérité,
Que de se priver tant pendant si courte vie!
Et, pour me bien punir, si je tenais encor
L'existence qui m'est ravie,
Je voudrais renoncer à voir mes pièces d'or.
Plus que cela; je crois que pour des pièces fausses
Je les échangerais......J'y serais bien perdant,
Va, car l'or en est pur......et puis elles sont grosses.

—Cher oncle, voyez donc comme je suis prudent,
Repartit le neveu; dans ma sollicitude
J'ai remplacé tout l'or par un autre métal
Qui ne vaut rien du tout, j'en ai la certitude.

—Comment! tu m'as volé mon petit capital?

Mon or si précieux tu me l'as, en cachette,
Changé pour des jetons que personne n'achète ?
Sur des pièces de cuivre, hélas ! infortuné,
Comme devant l'or vrai je me suis prosterné !
J'en mourrai de honte et de peine !...
Oh ! laisse-moi...
Ma fin aurait été sereine,
Ingrat neveu, sans toi.

—

Lorsque l'on se fait vieux l'on croit quitter le vice
Et c'est le vice qui nous fuit :
La passion qui dort n'est que de l'artifice ;
Elle porte au réveil toujours le même fruit.

—

FABLE XXXIII.

LE SAULE ET LE PIN.

—Tu trembles, tu te plains, et c'est bien par ta faute,
Dit au pin, son ami, le saule du vallon,
Un jour que l'aquilon
Hurlait au sommet de la côte,
Et que l'arbre d'en haut se tordait en tous sens.

—Descends donc près de moi, pauvre insensé, descends,
Fit-il encore. Viens au pied de la colline.
Ici, pas de tempête ; à peine l'on s'incline ;
A peine un souffle frais caresse nos rameaux,
Et l'on est à l'abri de presque tous les maux,

L'autre ne répond pas. Tout entier à la lutte,
Il se courbe et se dresse, il s'agite et frémit.
Ses racines de fer au sol qui s'affermit
Se cramponnent plus fort pour empêcher la chute.
Enfin, malgré le vent qui brise tout,
Sur la cime il reste debout.
Alors, au fond de la vallée,
Se jette la tempête ailée,
Et, pareille à la faulx qui rase les moissons,
Elle abat sur le sol le saule et les buissons.

—

L'on ne vaincra jamais l'homme qui sut combattre,
Dès le commencement, contre l'adversité;
Mais un souffle, en passant, suffira pour abattre
Celui qui n'a jamais lutté.

—

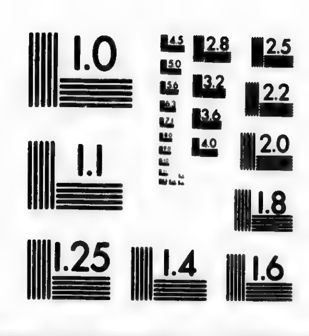
FABLE XXXIV.

LES DEUX CHÊNES.

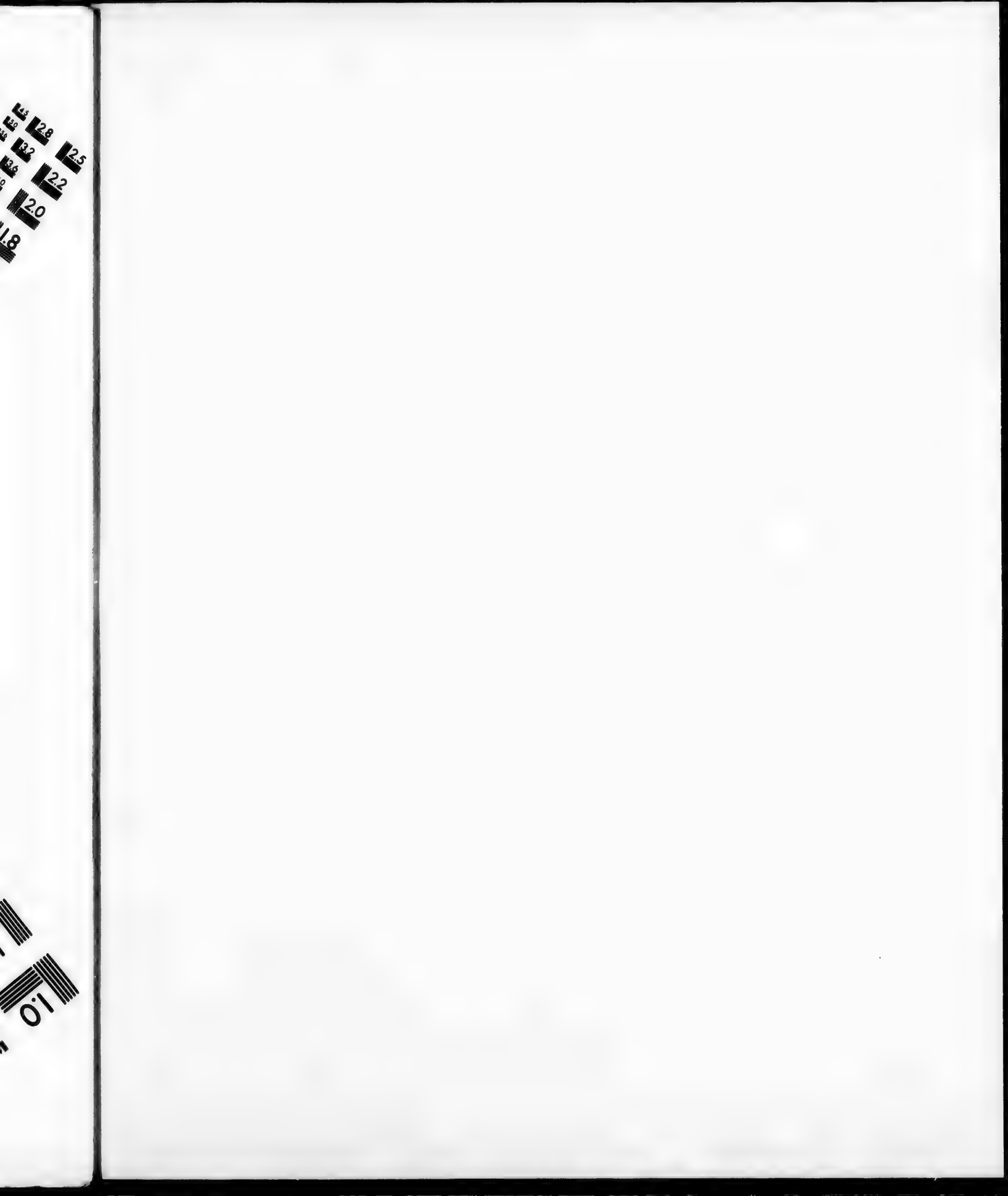
Deux chênes s'élevaient au milieu de la plaine,
Tristes et dénudés, car l'implacable haleine
De l'hiver
Avait mis sans pitié bois et champs au pillage.

L'un des deux, toutefois, pour perdre son feuillage
N'avait pas attendu l'automne. Un petit ver
Lui rongeait dès longtemps le cœur. Et la blessure
Avait causé la mort après la flétrissure.
Ses rameaux sans vigueur séchèrent tour à tour :
L'oiseau n'y bâtit plus de nids à son amour.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Cet arbre malheureux avait, d'un œil d'envie,
Pendant qu'il se sentait périr,
Vu son vieux compagnon de feuilles se couvrir.

—Quand l'automne viendra, sur sa cime asservie
Pas plus que sur mes vieux rameaux
Ne s'arrêteront les oiseaux,
S'était-il dit. Oui, quand viendra l'automne,
Ce feuillage qui le festonne
Tombera sur le sol ; et son front sera nu ;
Et ceux-là qui l'auront connu
Pourront à leur tour le maudire.

En effet, l'automne arriva,
Et l'arbre sec se prit encore à dire :

—Résigne-toi, va,
Ton front, comme le mien n'est plus guère superbe.
Et ta riche couronne à nos pieds gît dans l'herbe.

—Garde tes durs propos, répondit le voisin ;
Je me repose.
Le sommeil et la mort ne sont pas même chose ;
Attends la fin.

Quand revint le printemps avec les tièdes brises,
Que le soleil sourit,
L'un refleurit
Et l'autre s'affaissa sous ses écorces grises.

—

Dans la tombe, c'est vrai, l'homme à l'homme est pareil,
Et le méchant, trompé, réclame la victoire.
Il sera dans la honte et le bon, dans la gloire,
Au grand jour du réveil.

—

FABLE XXXV.

LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE.

Une araignée, un jour, fut prise de l'envie
De voyager.
Elle voulait savoir comment on fait la vie
A l'étranger.
Et la voilà partie. Elle trotte, s'empresse ;
Tout le nouveau lui plaît ; nul regret ne l'oppresse.
Elle rentre, elle sort, s'élance ou se tapit,
Touche à tout, goûte à tout, s'installe et déguerpit....
Une existence, enfin, joliment tapageuse.

Mais il n'est ici-bas de bonheur si constant

Qu'il ne soit, dans son cours, rompu pour un instant.
Or, notre voyageuse
Glissa dans un vase profond,
Un grand vase de porcelaine.
Elle s'imaginait monter tout d'une haleine,
Elle ne laissa pas le fond.
Sur la paroi polie
Ses pattes ne mordirent pas.
Elle vit sa folie,
Et se mit à songer aux horreurs du trépas.

Le hasard fit descendre auprès d'elle une mouche.

—Sauve-moi, lui dit-elle, et que mon sort te touche ;
Nous ferons amitié ;
J'ai fameuse mémoire
Et je me ferai gloire
De chanter ta pitié.

La mouche qui n'est pas, après tout, fort méchante,
Bien qu'elle chante
En nous piquant,
Prend la captive en croupe
Et, se moquant
Des hauteurs de la coupe,

L'emporte, d'un coup d'aile, assez loin du danger.
On se sépare alors, mais non sans échanger
Un adieu bénévole.
La voyageuse trotte et la mouche s'envole ;

A quelque temps de là, tout en l'air, dans un coin
Une araignée, au milieu de sa toile,
Epiait avec soin,
Comme à travers un voile,
Les mouches de l'appartement.
Or, tout à coup, bonne fortune !
Elle en vit une
Qui s'engageait fort sottement
Et s'empêtrait dans son fil traître.

—Tu vas servir à me repaître,
Dit-elle avec aigreur.

La mouche tout d'abord frissonna de terreur,
Mais elle retrouva bientôt son assurance :

—Mon amie, à ton tour,
Dit-elle, rends-moi l'espérance !
Daigne me payer de retour !

C'est moi qui de bon cœur t'ai sauvé l'existence
Quand, par inadvertance,
Tu tombas dans un vase creux.
Mon cœur fut généreux,
Le tien ne l'est pas moins, oh ! non, j'en suis bien sûre.
Délivrez-moi des fils de votre tissu fin.

L'araignée, aussitôt, lui fit une morsure
Et dit :
—J'ai faim !

—

Le vice naît souvent d'une extrême indigence ;
Lorsque l'homme est heureux il a de l'indulgence.

—

FABLE XXXVI.

LA LUTTE POUR LE SCEPTRE CHEZ LES ANIMAUX.

Un jour les animaux sauvages
Voulurent imiter les projets des humains,
Et suivre de nouveaux chemins.
Ils allaient vivre mieux, faire moins de ravages.
Ils s'assemblèrent comme font
Des hommes de nos jours à l'aspect débonnaire,
Au pied d'un haut rocher où l'aigle avait son aire,
Afin de discuter à fond
S'il était opportun d'élire pour la vie,
Ou pour un terme seulement,

Non pas un roi,—cela vraiment
Sent trop la tyrannie,—
Mais un bon président
Qu'on traite comme un hôte,
Que l'on met, que l'on ôte
Avec un zèle ardent.

On s'entendit tout de suite :
Le président élu
Resterait président durant bonne conduite.
Or, le décret fut lu,
Et chacun l'approuva sur l'heure à sa manière.

—Qui sera chef ? dit l'ours sorti de sa tanière
Avec l'espoir au cœur.

—Vous, répond le renard, d'un air un peu moqueur.

—La souveraineté, je veux qu'on la dispute.
Faisons un grand tournoi. Que chacun, donc, suppute
Ses chances de succès, cria le loup-cervier.

—Le plus rapide au vol l'aura, dit l'épervier.

—Celui qui chantera le mieux, risqua la grive.



—Le premier qui pourra nager jusqu'à la rive,
Fit le castor.

—Le plus humble de tous, proposa le butor.

—Non ! le plus redouté, vociféra l'hyène.

—Pas de gêne ;
Que chacun, mes amis, s'exprime à sa façon :
Il faut donner à l'homme une bonne leçon,
Dit un grand orignal en branlant sa ramure.

Un long murmure
Accueillit ce discours en trois ou quatre mots.
Les prétendants allaient se montrer aussi sots
Que les hommes eux-mêmes,
En ne s'entendant point sur l'objet du combat,
Et le débat
Commençait à traîner en des longueurs extrêmes,
Quand un aigle orgueilleux,
Ouvrant son aile large
Au-dessus du roc sourcilleux,
Leur dit qu'il acceptait la charge.

—Nous sommes bafoués par cet impertinent ;
Allons le déloger ! allons incontinent !
Et le premier rendu mettra le diadème,
Reprit l'ours en grinçant.
Tous hurlent :
—Accepté !

Et s'élancent avec impétuosité
Pour conquérir enfin l'autorité suprême.
Mais avant d'arriver, hélas ! plus d'un héros
Tombe et se rompt les os.
Cependant un serpent se glisse avec prudence
Parmi la mousse dense
Et dans les fentes du rocher ;
Il passe à travers les fascines ;
Il réussit à s'accrocher
Aux rameaux, aux racines,
Arrive le premier sur les âpres sommets,
Et pour se mettre en règle,
Jette le nid de l'aigle
Sur ses nouveaux sujets.

—

Citoyens à la forte trempe
Qui voulez noblement atteindre le pouvoir,
Prenez garde à l'homme qui rampe
Et monte sans se faire voir !

FABLE XXXVII.

LA LIGUE DES RATS.

Un jeune chat, naguère,
Faisait une implacable guerre
A ses vieux ennemis les rats.
C'était pour cette gent rageuse
Un embarras
Qui la rendait songeuse.
Elle ne voulait pas, dans ses modestes trous,
Vivre comme sous les verrous.

Un vieux qui bien des fois avait vu la bataille
D'assez loin,

Prit sur lui d'assembler noblesse et valetaille
Dans un coin.
On vint de toute part : du grenier, de la cave
Et même du dehors.
Certains rats étaient frais, d'autres avaient l'œil cave ;
Celui-ci passait pour retors ;
Celui-là, disait-on, mettait les chats en fuite,
Et tous avaient tenu la plus belle conduite
En mainte occasion.
Le succès était sûr ; aucune illusion.

Plus d'un frisson courut dans l'illustre assemblée,
Qui décida, d'emblée,
D'aller en plein soleil provoquer maître chat,
Et, par un coup brillant, de faire le rachat
De l'antique indépendance
Des rats et des souris.
Devant tant de héros le pauvre chat, surpris,
Perdrait bien son outrecuidance
Et fuirait tout confus. . . .
On comptait là-dessus.

On partit plein d'ardeur pour tenter l'aventure,
Mais le chat qui guettait au bord de l'ouverture

Par où les valeureux s'attendaient de sortir,
Miaula tout à coup d'une voix ironique.
Les rats furent saisis d'une affreuse panique,
Et chacun dans son trou s'en alla se blottir.

—

Se vanter n'est pas une preuve
De courage, ni de succès ;
Hommes et rats sont, je le sais,
Braves loin du danger bien plus que dans l'épreuve.

—

FABLE XXXVIII.

LES DEUX ARBUSTES ET L'ONDÉE.

L'hiver a quelquefois des jours de chaude pluie,
De même que l'été, des jours de froids brouillards ;
La jeunesse a des pleurs qu'une espérance essuie,
La gaieté luit parfois sur le front des vieillards ;
Et ce triste ou joyeux mélange
A pour nous comme un charme étrange
Qui nous attire et nous fait mal.

Cette réflexion – ça vous paraît énorme—

Un chêne la faisait à son voisin, un orme.
L'arbre n'est pas plus sot que certain animal.
C'était pendant l'hiver et, la température
S'élevant tout à coup comme au mois de juillet,
Plus d'un ruisseau reprit avec désinvolture,
Son cours dans les champs de millet ;

Parmi les arbres dont l'orage
Battit avec le plus de rage
Les rameaux gris,
Se trouvaient deux ormeaux, un grand, un rabougris.

Le plus petit des deux, s'emportant, fit un geste
Pour secouer les gouttes d'eau,
Et dit :
—Pour moi, j'en ai de reste
De cet humide cadeau ;
Quand je serai sous mon feuillage
Le firmament pourra pleuvoir.
Je voudrais bien savoir—
Ce n'est point de l'enfantillage—
Pourquoi cette pluie en hiver.

Et l'autre répondit :

—L'on ne vit que d'hier ;

Il faut savoir attendre
Si l'on veut tout entendre.

—Attends, c'est ton affaire, et souffre si tu veux,
Pour moi je n'aime pas—mes paroles sont franches,—
Toutes ces gouttes d'eau qui tombent sur mes branches,
Et pour m'en délivrer je fais ce que je peux.

En hiver le doux temps n'est que d'une journée.
L'orage passa vite et le ciel devint clair ;
La course du ruisseau fut encore enchaînée
Et nul vol ne brava la froidure de l'air.
Alors l'un des arbustes,—
Celui qui n'avait pas, en parlant avec fiel,
Secoué l'eau du ciel,
Et dit des paroles injustes—
L'un des arbustes vit, rayonnant au soleil
Sur ses brunes écorces,
Et sur ses branches torses,
Des flots de diamants, des franges de vermeil.

—

Par la soumission se transforment en joies
Les peines, les chagrins qui remplissent nos jours ;
Ils épurent notre âme et sont les grandes voies
Qui mènent de la haine aux célestes amours.

FABLE XXXIX.

LES DEUX FONTAINES.

Dans une prairie
Souvent
Flétrie
Par l'haleine du vent
Et les ardeurs croissantes
Du soleil,
Quelques fleurs languissantes
Virent, à leur réveil,
Deux nouvelles fontaines
D'une eau limpide pleines
Jusques au bord.

Ce fut d'abord
Grande allégresse,
Et l'on rit de la sécheresse
Qui menaçait encor
De ralentir dans leur essor
Les jeunes tiges;
L'on crut que les derniers vestiges
Des jours mauvais
Allaient s'effacer à jamais.

L'une des fontaines profondes,
Gazouillant comme les oiseaux,
Promena parmi les fleurs blondes
Un joli filet de ses eaux ;
Mais l'autre, qui craignait sans doute
De voir son lit se dessécher,
En refusa même une goutte
Aux fleurs qui venaient en chercher.

Cependant la fontaine pure
Qui s'épanchait dans la verdure
Ne tarissait aucunement ;
Et par le ciel et par la terre
Lui revenait avec mystère
L'eau qu'elle donnait librement.

L'autre, qui n'aimait qu'elle-même
Et qui pouvait donner beaucoup,
Fut frappée, un jour, d'anathème
Et se dessécha tout à coup.

—

Donnez au malheureux et donnez avec joie,
Cela n'appauvrit pas : donnez à pleines mains;
Ce qu'on donne revient; c'est Dieu qui le renvoie
Par de mystérieux chemins.

—

FABLE XL.

LE LION ET LE LÉZARD.

Un lion cherchant l'ombre,
Car le jour était chaud, les champs, pleins de soleil,
Entra tout haletant dans une grotte sombre
Pour attendre la nuit et goûter le sommeil.
Mais toute joie est décevante.
Voilà bien qu'un lézard lui monte sur le dos.
Il sort alors de son repos,
Il regarde, il frémit, comme pris d'épouvante.

Un renard l'aperçoit et se moque de lui.

—Je n'ai pas peur de cette bête,
Dit le lion, dressant la tête,

Mais son peu de respect me cause de l'ennui.

—

Avec les forts, les grands, pauvres gens sans mérite,
N'allez pas mêler vos esprits.
Votre vanité les irrite
Ou votre air familier provoque leur mépris.

—

FABLE XLI.

LE CORBEAU VANITEUX.

Tous les ambitieux qui trahissent leur caste
Et pour leurs vieux amis ne montrent plus d'égards,
Tous les sots vaniteux qui recherchent le faste
Et veulent sur leur tête attirer les regards,
Ne sont pas fortunés, vous pouvez bien m'en croire,
Comme le lièvre fat dont j'ai redit l'histoire
Dans un fabliau précédent.
Et, pour prouver mon dire,
Comme fait un homme prudent,
Je vais vous raconter,—ce n'est pas là médire,—
Un fait que vous pourrez citer à votre tour,

Si quelqu'un vous y convie.

Un corbeau sur le retour
N'avait pu dominer un sentiment d'envie
A l'égard des oiseaux au plumage éclatant.
Il croyait que le sort l'avait, hélas ! fait naître
Le plus laid d'entre tous et le moins important.
Il se trompait beaucoup, il faut le reconnaître,
Car il n'est pas d'oiseau plus fin.
L'envie aveugle et rend injuste.
Continuons enfin.
Notre corbeau rêvait, perché sur un arbuste,
Au moyen d'appeler sur lui l'attention,
Et de sortir de sa condition.

Après s'être, dans le silence,
Bercé de rêves d'opulence,
A tire d'aile et sans arrêt
Il s'envola vers la forêt.
Et là par un hasard qui me semble assez drôle,
Il trouva, suspendue à la branche d'un saule,
La dépouille d'un perroquet.
Il en fut enchanté, retrouva son caquet
Et se mit à jaser en tâtant chaque plume.

—Celle-ci, disait-il, va faire, je présume,

Un collier de pourpre à mon cou ;
Cette autre donnera de l'ampleur à mon aile,
La chose est bien rationnelle—
Et cette autre, où la mettrai-je ? où ?
Sur ma tête même,
Comme un diadême.

Tout en monologuant,
Le pauvre extravagant
Se hâtait d'ajuster cet éclatant mélange
Et de plumes et de couleurs.
Il pensait que les oiseleurs
Seraient bien étonnés de son aspect étrange.
Il ne se trompait point : des chasseurs, l'ayant vu,
Se dirent tout remplis de joie
Que c'était une rare proie ;
Et l'un d'eux, épaulant pour ce coup imprévu
Son arme meurtrière,
Le malheureux corbeau finit là sa carrière.

—

Si vous cherchez l'éclat vous serez mal jugé.
Etre inconnu c'est être protégé.

FABLE XLII.

LE CHAT QUI RÊVE.

Si doux que soit un songe, il n'est toujours qu'un leurre.
Je vais vous raconter, sur l'heure,
Comment un chat bien réveillé
Resta jadis, émerveillé
D'un songe assez plaisant qu'il paya de sa vie.
Vous demandez comment
Faute si faible fut suivie
D'un pareil châtiment.
C'est un sujet inépuisable
Où je ne suis guère entendu.

Comme dans bien des cas, l'innocent fut perdu
Et le tribunal, excusable.

Voici le fait :
Un chat d'une vertu fort bien enracinée,
Mais pas sans défauts tout à fait ;
Ce qui n'est dans la destinée
Ni du chat,
Ni de l'homme ;
Un chat qui ne portait ni cordon, ni crachat,
Mais qui valait, en somme
Bien des chats décorés,
Vit dans le coin d'une salle
Un trou large où des rats s'étaient gaîment fourrés.

Aussitôt il s'installe,
Il se blottit, silencieux,
Guettant de la griffe et des yeux.
Mais la même pensée et la même posture
Endorment l'esprit et le corps,
Il s'endormit alors,
Et c'était le moment où les rats, d'aventure,
Sortaient du trou.

Ils s'échappèrent tous.

Or, lui, voilà qu'en songe
Vivement il allonge
Et la patte et le cou,
Et chaque coup de griffe
Prend un rat impudent,
Et chaque coup de dent
Cruellement le biffe
Du nombre des vivants.

Dans ses rêves émouvants,
Il finit par tous les détruire.
" Emouvants " c'est le mot qu'il me faut pour traduire
De pareils songes, en effet,
Et ce n'est pas une cheville.

Notre chat, satisfait,
Se réveille, s'étire et se recroqueville ;
Il se dit que jamais on ne vit coup pareil,
Et s'en va faire la sieste
Sur la porte au soleil.
Les rats grugent partout : on les voit, on l'atteste ;

Mais il n'en croit plus rien, il en a tant mangé.
C'est en ce moment-là qu'il fut pris et jugé.

—

Rêver, c'est fort plaisant, souvent c'est une trêve
A la banalité ;
Mais gardez-vous toujours de prendre votre rêve
Pour la réalité.

———

FABLE XLIII.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale est railleuse
Et se plaît à chanter,
La fourmi travailleuse,
N'aime pas plaisanter ;
Elle est peu charitable
Et d'humeur intraitable,
Lafontaine l'a dit.
Et puis, s'il a médit,
L'illustre fabuliste,
C'est qu'il connaissait bien
La petite égoïste,

Travailler ne vaut rien
Si vous n'avez point d'ordre
Ou de noble dessein,
Si vous vous laissez mordre
Par l'amour d'un vil gain.
Chanter vaut quelque chose
Si l'on chante à propos :
Un chant gai nous repose
Et nous rend plus dispos.

C'est pourquoi la cigale,
Dans la belle saison,
Eut mille fois raison
De chanter, au scandale
De dame la fourmi.

C'est vrai qu'elle a gémi
Quand a soufflé la bise,
Mais il faut qu'on le dise,
C'est grâce, assurément,
Au mauvais sentiment
De la fourmi gorgée.

Ce que l'on ne sait pas, c'est qu'elle s'est vengée

En cigale de cœur.
Lisez, me voici chroniqueur.

Les cigales, prudentes,
Font entendre leurs voix stridentes
Dans les beaux jours d'été, quand les vives chaleurs
Rayonnent dans les airs et sur les champs en fleurs.
C'est toujours le beau temps que leurs chants nous annoncent ;
L'homme et l'insecte, alors, se hâtent au labeur.
Mais si leur voix se tait tous les sourcils se froncent
Et tout nuage nous fait peur.

Quand la chaude saison fut enfin revenue,
Notre cigale méconnue
Se cacha sur un arbre épais,
Tout près de la fourmi qui travaillait en paix ;
Puis, au lieu de chanter quand un soleil superbe
De ses rayons
Dans les sillons
Plongeait l'étincelante gerbe,
Elle chanta sous le ciel noir
A l'approche de l'orage.

Toujours trompée en son espoir,
La fourmi ne fit point d'ouvrage ;
Et lorsque l'automne arriva

Avec son ciel livide,
Son grenier se trouva
Presque vide,
Et ce fut à son tour, alors, de mendier.
Elle frappa chez sa voisine,
Où l'on faisait bonne cuisine,
Et se mit à psalmodier
Avec beaucoup de modestie,
Pour attirer la sympathie,
L'histoire de sa pauvreté.

—Votre sort ne fut point, sans doute, mérité ?
Dit, d'une voix bénigne,
La cigale maligne
Que la fourmi ne reconnaissait pas.

—Si j'avais moins donné, reprit la mendiante,
Vous ne me verriez point, honteuse et suppliante,
De porte en porte ainsi traîner mes pas.

—Je vous crois bien, et je badine :
Mais venez ; c'est l'heure où je dîne,
Et le repas est servi.

Or, la table était magnifique.
Le dîner fut suivi
De chant et de musique.
La fourmi cependant voulut prendre congé.

—Pas du tout, dit l'hôtesse ;
J'en aurais bien de la tristesse :
Je vous garde avec moi, c'est un plan arrangé,
Jusqu'à ce que l'hiver fuie avec son cortége,
Et que nous revienne l'été.

—Qu'ai-je fait pour qu'ainsi ta pitié me protége,
Et comment reconnaître enfin tant de bonté ?

— Sur la prairie
Toute fleurie
Si la cigale chante encor
Pour vous prédire un ciel longtemps d'azur et d'or,
Et que, venu l'hiver, elle quête une graine
Qu'elle aura, la pauvrette, oublié d'amasser,
Ah ! ne vous montrez plus vilaine
Et ne l'envoyez pas danser.

Le premier imbécile
Fait le mal pour le mal et s'en vante, on le sait ;
Mais une autre vengeance autrement difficile,
C'est de faire du bien à celui qui nous hait.

—

FABLE XLIV.

L MOUCHE ET LE TAUREAU.

Nombre d'hommes, partout, se pensent nécessaires,
Utiles, tout du moins,
Qui ne sont qu'ennuyeux. Ils ont été témoins
De maints gestes et faits. Ils se disent sincères;
Vous donnent des avis que vous suivrez, sinon....
Ils ne répondent pas de vous. Sachez comprendre;
Ils sauront s'éloigner, ils en jurent leur nom.

Leur zèle me déplaît bien plus qu'il ne me touche.
Ils me rappellent cette mouche

Qui prit pour piédestal la corne d'un taureau.

—Je viens pour te servir, dit-elle au quadrupède ;
Je suis pour la victime et non pour le bourreau.
Mais si mon poids trop lourd te fatigue, je cède,
Je m'envole,... tu peux parler.

—

—Merci, fit l'animal, de tant de complaisance !
Mais tu peux, sur ma foi ! rester ou t'en aller,
Je ne m'aperçois pas du tout de ta présence.

—

FABLE XLV.

L'OISEAU ET LE FEUILLAGE.

Au retour du printemps, sous un feuillage dense,
Un oiseau construisait son petit nid de foin ;
Le feuillage lui dit :

—Tu n'as pas de prudence
Et tu ne vois pas de bien loin :
Cela m'étonne.
Je te cache aujourd'hui, mais, aux jours de l'automne,
Le vent m'emportera
Et sans abri te quittera

Contre le froid, contre le givre.

L'oiseau lui répondit :

—Merci de ton conseil !
Je n'ai que faire de le suivre,
Car j'aurai pris mon vol vers un plus doux soleil
Lorsque tu tomberas au soufle de la bise.

Pourquoi tant s'occuper d'un douteux avenir ?
N'est-ce pas faire une sottise
Puisque bientôt tout doit finir ?

FABLE XLVI.

LE RUISSEAU AMBITIEUX.

Chacun veut faire douce vie,
Chacun demande les honneurs ;
On est avide de bonheurs
Et l'on regarde avec envie
Les succès et les biens d'autrui ;
On se rend l'existence amère
Et, vains jouets d'une chimère,
On croit que le soleil n'a lui
Que pour les grands, que pour les riches.

C'est aussi ce qu'un frais ruisseau,
A peine sorti du berceau,
Pensait en arrosant les friches.
Ici tout doucement,
Il traînait sans murmures,
Son flot presque dormant
Parmi les moissons mûres ;
Là d'épais arbrisseaux
S'inclinaient en arceaux
Sur ses fleurs et ses sables ;
Et les petits oiseaux
Venaient boire à ses eaux
Pour eux intarissables.

Mais ce cours guère aventureux,
Cette existence douce
Parmi l'herbe et la mousse
Ne rendait pas heureux
Le petit téméraire :
Il rêvait, l'orgueilleux,
Un sort plus merveilleux,
Un destin moins vulgaire.

Or, l'hiver s'écoula, puis le printemps parut.
Dans les bois les neiges fondirent

Et des cieux les eaux descendirent,
Et le petit ruisseau s'accrut.
Il grossit, il grossit, et tout à coup son onde
S'élança furibonde,
Au-dessus de ses bords.
Et depuis lors,
Dans son cours plein de hardiesse,
Il inonde le pré détruit
Qu'il arrosait avec sagesse
Au temps qu'il serpentait sans bruit.

—

Plus d'un pauvre demeure honnête
Tant qu'il n'a rien,
Mais perd les vertus et la tête
Dès qu'il accumule du bien.

—

FABLE XLVII.

LA LAMPE ET LE FLAMBEAU.

La nuit sur la nature
Avait jeté son voile noir ;
Les étoiles, au ciel, se laissaient un peu voir
A travers la sombre tenture,
Mais c'était tout, et tout semblait
Bien endormi dans les ténèbres.

—Je vais les dissiper, moi, ces ombres funèbres !—
Dit une lampe qui tremblait
Au bout de sa chaîne de cuivre,

A son compère le flambeau.
Et puis, se hâtant de poursuivre :

—On se croirait dans un tombeau,
Dit-elle, à quatre pieds sous terre...
Dispensons nos bienfaits
Aux mortels stupéfaits,
Et de la nuit débrouillons le mystère !

A ces mots, elle perce un peu l'obscurité :

—Vois donc comme je brille avec sécurité,
Et comme à chaque objet je redonne sa forme !
Reprend-elle aussitôt.

Et le flambeau lui dit :

—Ton éclat est superbe et ma force est énorme :
Tous deux, sans contredit,
Nous suffisons pour éclairer le monde.
Vois comme de mes feux, à cette heure, j'inonde
La nuit
Qui fuit !

—Oui, nous faisons pâlir, en effet, les étoiles.

—Nous enlevons aux cieux, vois donc, leurs sombres voiles,

—Les rochers, les forêts, la verdure, les fleurs
Sous nos rayons ardents reprennent leurs couleurs.

—Et l'oiseau nous salue et l'orient se dore !

—Et le monde s'éveille et le ciel se colore !
....
C'était le soleil levant !...

Que l'homme vaniteux se trompe ainsi souvent !

—

FABLE XLVIII.

LES DEUX CULTIVATEURS ET LE SERPENT.

Un cultivateur pauvre ayant sur son domaine
    Bien des cailloux, petit et gros,
    Ne prenait guère de repos,
Et pour les amasser se donnait grande peine.

Un voisin plus heureux n'avait pas dans son clos
Le plus petit caillou, la plus petite ornière :
Il était toutefois d'une humeur chicanière
    Et se fâchait à tout propos.

—Stupide travailleur, dit-il au prolétaire,
Tu gagnes mille fois ton pain ;
Plutôt que d'épierrer une pareille terre,
J'aimerais mieux mourir de faim.

Et comme il terminait cette rude apostrophe
Digne d'un philosophe
A la mode d'aujourd'hui,
Un serpent venimeux se dirigea vers lui.

—Vite, voisin, fait-il ; viens ! apporte une roche,
Que je tue à l'instant ce serpent qui s'approche !

—

A tout propos, à tout sujet
Que votre humeur ne varie :
Ce qui sur l'heure contrarie
Peut tantôt servir un projet.

—

FABLE XLIX.

LES DEUX CHIENS.

Deux chiens aux pieds du même maître
Coulaient paisiblement leurs jours;
Tous deux ne paraissaient connaître
Que les plaisirs et les amours.
On les voyait courir souvent à perdre haleine,
Derrière la voiture ou par la verte plaine;
Puis, quand ils étaient las de courir, d'aboyer,
Ils s'en venaient dormir tous les deux au foyer,
Sous le même rayon de flamme,
Laissant en rêve aller leur âme
Dans ces étranges régions

Où s'envolent, en légions,
Les âmes de nos pauvres bêtes.

Chaque jour ils dinaient comme l'on dine aux fêtes.
Un soir, les cuisiniers, pour le moins imprudents,
Ne leur jettent qu'un os, et les deux camarades,
Après maintes bourrades.
Se déchirent à belles dents.

—

Que d'hommes tu déniches
A chaque pas
Qui ressemblent à ces caniches !
Ils ont de la vertu, mais ne les tente pas.

—

FABLE L.

LE CARCAJOU.

Quand les cristaux de la gelée
Eurent fleuri les eaux au fond de la vallée,
Que l'hiver fut venu, le maître de nos bois,
L'ours, qui vit sans manger durant plusieurs longs mois,
Dormit en attendant le départ de la neige.
Ne dites rien, c'était son privilége.

Alors un carcajou s'empara du pouvoir.
Il le fit aussitôt savoir
A tous les animaux de la forêt profonde.

—C'est sur le droit, dit-il, que mon pouvoir se fonde :
Après l'ours le plus fort, c'est moi. Jusqu'au printemps,
L'on m'obéïra donc par amour ou par crainte.

Après un certain temps,
Comme il entendit quelque plainte
Contre sa haute autorité,
Il voulut sur le champ savoir la vérité,
Mais de quelque façon plus confidentielle.
Il fit annoncer pour cela
Dans la gazette officielle
L'important avis que voilà :

" Tout animal petit ou gros, mâle où femelle,
Qui veut de ses conseils aider le carcajou,
Sera le bienvenu. La promesse est formelle."

L'avis psssa pour un bijou,
Et tous les animaux en prirent connaissance.
Plusieurs partirent aussitôt.
C'étaient les plus petits, les bêtes sans naissance
Et qui payaient l'impôt.

Le renard, soupçonnant quelques piéges ignobles,

Ne se pressa pas trop. Il attendit les nobles.

—Qui n'a, dites-le moi, rien à se reprocher,
Observa le régent à ces dernières bêtes ?

—On se sent vertueux rien qu'à vous approcher,
Dirent-elles, courbant leurs têtes.

Renard riait.
—Tu ris, Renard, pourquoi cela ?

—Nous avons tant pleuré quand vous n'étiez pas là

—Voilà ce que j'entends par conseiller son maître,
Reprit le carcajou. Venez tous vous repaître
De maint sot animal qui m'a dit autrement.

—

Tel demande conseil pour avoir compliment.

FABLE LI.

LE LOUP CONVERTI.

Souvent, presque toujours les loups naissent et meurent
Avec leur goût sauvage et leurs grands appétits :
Les hommes font-ils mieux ? Fort souvent ils demeurent,
Au déclin de leurs jours, ce qu'ils étaient petits.

Je connus un vieux loup pourtant, par ouï-dire,
Qui vécut longtemps mal, comme font tous les siens,
Dévora maint agneau, croqua même des chiens,
Et qui finit par s'interdire

Le moindre coup de dent sur le fruit défendu.
Il s'était fait mouton, même, mouton tondu.

Malgré sa dignité, malgré son air austère,
On le vit à regret entrer dans le troupeau,
Car on ignorait si, tout en changeant de peau,
Il avait en effet changé de caractère.
Mais un jour il prouva sa droiture de cœur
Par une admirable conduite :
Attaqué par des loups, il les mit tous en fuite,
Et revint au bercail vainqueur.
En voyant un mouton d'une force pareille
Les loups, effrayés tout à coup,
S'étaient dit à l'oreille :

Sauvez-nous, c'est l'agneau qui mange ici le loup !

—

Le persécuteur que la grâce éclaire
Et met à genoux dans l'humilité,
Devient fort souvent l'appui tutélaire
De la vérité.

FABLE LII.

LE RENARD PRUDENT.

Compère l'ours, un jour, écrivit une lettre
A son voisin le renard.
C'était pour un dîner.... Il n'y voulait admettre
Que le convive libre, aimable, goguenard.
On allait faire ripaille....
Pas d'eau, du vin.... à flots ! Puis un bœuf d'une taille....
Tout était prêt déjà : chaudière, bœuf et feu.
Allait-on s'amuser un peu !

Le renard accourut. Il faut bien qu'on le dise,

7

Pour lui c'est un péché mignon
Que le péché de gourmandise.
Mais quand il vit de loin son rusé compagnon
Prendre pour le fricot une étroite chaudière,
Il se dit :

— Ce n'est pas assez grand pour un veau ;
Ça sent la trahison. Retournons de nouveau
A notre renardière.

Pour n'être point dupés voyez toujours, d'abord,
Si paroles et faits se trouvent bien d'accord.

FABLE LIII.

LE RENARD ET L'OURS

Un renard qui, je pense, avait eu bonne école,
Trouvant une perdrix prise dans un collet,
Se dit :

—C'est bien à moi ; le chasseur me la vole
Comme je vole aussi quand je croque un poulet.
Je l'emporte.

Il la prit. Alors un ours morose,

Jaloux du bon morceau, lui barra le chemin.
Le renard salua son terrible voisin
Et voulut s'échapper.

—Il me faut autre chose,
Lui dit le vieux grognard.

—Vous faut-il deux saluts ? demande le renard
Avec une peur mal cachée.

—Il me faut la perdrix.

—Ce n'est qu'une bouchée,
Mais, bah ! partageons-là. Je voudrais faire plus....

—Je veux tout. Ne fais pas de discours superflus.
Et quand j'aurai croqué cette bête emplumée,
Foi d'ours canadien !
Si ma faim n'est pas calmée
Je te croquerai bien.

—Tu n'auras rien, brigand, c'est moi qui te l'assure,

Réplique le renard à son vieux souverain.

Et, d'un bond, il recule au bord d'une fissure
Qu'il vient d'apercevoir au milieu du terrain.

—Comment maraud, tu me jettes l'insulte,
A moi le rois des bois ? dit l'ours tout irrité ;
Tu connaîtras bientôt la peine qui résulte
D'une telle témérité.

—Viens donc, ô roi des bois, je t'attends, et sans crainte ;
Je suis solide comme un roc.

L'ours s'élança. Pour éviter le choc,
Le renard, dont la bravoure était feinte,
Fit un saut de côté. L'ours tomba lourdement
Dans le vide.
Le renard dit :

—Assurément
Vous êtes souple autant qu'avide.
Quand vous serez monté, n'oubliez pas, seigneur,

De venir me voir tout de suite ;
Vous me ferez beaucoup d'honneur
Et la perdrix sera bien cuite.

—

On ne saurait avoir tort
De demander à la ruse
Ce que la force nous refuse,
Quand le méchant est le plus fort.

—

FABLE LIX.

LA ROSE ET LE PAPILLON.

Une rose,
Nouvellement éclose
Au souffle du matin,
Mollement se berçait dans un pré de satin,
Parmi cent autres fleurs aux teintes les plus douces,
Parmi le vert gazon et les légères mousses.
Un papillon la vit et devint amoureux.
Ces charmants êtres-là—non pas que je les blâme—
Dans une petite âme
Renferment de grands feux ;
Mais ils sont inconstants comme nous pauvres hommes,

Et, par ma foi ! nous sommes
Bien plus coupables qu'eux,
Je l'avoue à ma honte.

Cessons de commenter. Allons, ma muse, conte,
En peu de mots si tu le veux,
L'histoire tant redite
De la rose et du papillon.
Que chacun la médite
Et craigne de l'amour le cuisant aiguillon.

Mon papillon aima. C'est bien dans sa nature,
La douce créature !...
Il partait, revenait, partait encor. La fleur
Lui donnait chaque jour le parfum de son cœur
Et la fraîche rosée
Par l'aube déposée
Dans son calice tout vermil.
Et lui, plein d'un amour pareil,
De son aile dorée à la fière corolle
Faisait une vive auréole

Mais un jour, il ne revint pas ;
Et la rose, tout alarmée,

Ne pouvant voler sur ses pas
Pencha sa tête parfumée....
Longtemps elle attendit son amoureux divin,
Longtemps ce fut en vain.

Or, un matin, dans l'herbe tendre,
Elle vit se traîner un insecte chétif.
Son aile dévastée essayait de se tendre
Et ne le pouvait plus. Il arriva plaintif
Au pied de sa tige penchée.
Lui même il avait l'air d'une fleur desséchée.
C'était le papillon ses dernières amours.

D'une lampe, le soir, il avait vu la flamme,
Il avait un instant écouté les discours :
C'était peut-être infâme.
Il se laissa griser ;
La flamme le brûla dans son premier baiser.

La rose mourante l'accueille
Avec bonté pourtant,
Et lui fait un abri de sa dernière feuille,
Parce qu'il était repentant.

—

La rose qui reste à sa tige,
C'est l'amour qui remplit sa noble mission
La lampe, c'est la passion
Qui donne le vertige ;
Le papillon, c'est nous,
Nous pauvres fous
Qui nous moquons de la constance
Pour voltiger à l'abandon !
Heureux lorsque la repentance
Nous ramène blessés et nous vaut le pardon !

FABLE LV.

LE LABOUREUR ET L'ATHÉE.

Un laboureur, honnête homme et chrétien fidèle
    Qui s'agenouillait chaque jour,
Et croyait bonnement que l'âme est immortelle
Et doit quitter ces lieux pour un autre séjour ;
    Un brave laboureur, vous dis-je,
    Qui ne demandait au Seigneur,
    Pour croire au céleste bonheur,
        Aucun autre prodige
    Que le spectacle radieux
        Que le ciel fait éclore
        Au couchant à l'aurore,

Chaque jour sous nos yeux ;
Un laboureur achevait ses semailles,
Quand il vit arriver au milieu de ses champs
Un soi-disant athée, un de ces sots tranchants
Qui veulent enlacer les autres dans leurs mailles.
L'angelus du midi, dans le même moment,
Sonnait à l'église voisine ;
Le semeur se signa, puis, fort dévotement,
Se mit à réciter le prière divine.

—Pourquoi ce signe de la croix ?
Fit le libre penseur en éclatant de rire :
Est-ce que vraiment tu crois
A ce que tu viens de dire ?

—Et pourquoi n'y croirais-je pas ?
Daignez donc me l'apprendre.

—Parce qu'en croyant sans comprendre
La raison ferait un faux pas.
A la mort tout s'efface.
Pour la terre on est fait : c'est ici notre place,
Et pas ailleurs.
Le tombeau ne rend pas sa futile poussière,
Et la vie en la mort s'engloutit tout entière.

—Revenez dans deux mois ; à vos accents railleurs
Je crois que je pourrai répondre.

L'incrédule partit : il était généreux.

—Vraiment, se disait-il, ces pauvres malheureux
Sont bien faciles à confondre.

Il revint au temps dit ; c'était à la moisson.

—Eh bien ! commença-t-il, eh bien ! pieux garçon,
Je viens chercher votre réponse.

—Interrogez mon champ, c'est lui qui la prononce.

—Mais je l'écoute en vain.

—Vous avez vu ce grain ?
Je l'ai mis au printemps dans une chaude terre ;
Il a semblé pourrir ; tel ne fut pas son sort :
Un germe plein de vie est sorti de la mort....

Voyez ce champ superbe, expliquez ce mystère.
L'homme est plus qu'un vil grain, vous savez bien cela ;
Comment pouvez-vous donc jamais nommer chimère
Son espoir de sortir d'une tombe éphémère ?...
C'est ma seule réponse ; allez, méditez-là.

FABLE LVI.

LA CORNEILLE ET LA GRIVE.

La grive est d'une humeur sauvage et d'un cœur tendre ;
Elle aime la retraite et reste au fond des bois :
    C'est là qu'elle nous fait entendre
Des sons aussi moelleux que les sons du hautbois.
        La corneille, au contraire,
Dont la voix est si laide et l'esprit si rusé,
        Semble surtout se plaire
    Près de l'homme civilisé.
Peut-être qu'après tout elle se croit de force
A lutter quelquefois de finesse avec lui ;

L'orgueil est une amorce,
Même pour l'oiseau d'aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, une corneille
Qui n'avait pas mauvaise oreille
Et ne manquait pas de bon sens,
Honteuse de ses laids accents,
Eut une idée originale.
Or, la voilà qui prend son vol,
Et, rasant le sol
D'une aile matinale,
Elle se rend à la forêt,
S'enfonce loin et puis arrive
Sur un érable vert où nichait une grive.

—Il y va de ton intérêt,
Dit-elle à l'oiseau solitaire,
Quitte ce désert sombre. Il vaut autant se taire
Que de chanter ainsi quand personne n'entend.
Viens, je connais des lieux où l'on sera content
D'applaudir, mon amie, à ta voix merveilleuse.

La pauvrette écouta la corneille orgueilleuse
Et se laissa persuader.

Au milieu d'un jardin, en lissant leur plumage,
On les vit, peu d'instants après, se hasarder.

—Fais maintenant ton doux ramage,
Dit la corneille, et cache-toi
Pour qu'on ne puisse pas te prendre ;
Seule je vais m'exposer, moi,
Et je t'avertirai si l'on veut nous surprendre.

La grive obéit sur le champ,
Et son doux chant
Attira sur les lieux une foule nombreuse.
La peureuse
S'était fort bien cachée ; on ne la voyait pas.
On voyait seulement la corneille méchante
Qui simulait, sans embarras,
Les gestes d'un oiseau qui chante
Et se gaudit.

Ce fut elle qu'on applaudit.

—

Beaucoup chantent ainsi par la bouche des autres,
Qui ne sont pas oiseaux. Ils ont un air heureux.
A défauts de talents ils empruntent les vôtres :
Ils expriment pour nous ce qu'on pense pour eux.

FABLE LVII.

LE LOUP DEVENU MOUTON.

La chose pourtant, je l'avoue,
N'a pas de probabilité,
Vous allez croire que je joue
Avec votre crédulité ;
Il n'en est rien, je vous l'assure,
Et l'histoire improbable est sûre.

Pour la comprendre tout d'abord
Et lui trouver de la justesse,
Il faut savoir qu'un loup ne mord

Que si la faim le presse.
Partant de cette vérité
On verra, je l'espère,
Que le loup qui fait bonne chère
Doit avoir de l'humanité.

Donc ce brigand de quadrupède
Qu'on nomme mangeur de moutons
Courait, hurlant sur tous les tons
Et cherchant un remède
Qui put à son mal mettre fin.
Ce mal, passager d'ordinaire,
N'était pas, certe ! imaginaire,
C'était la faim.

Il aborda, la gueule ouverte
Et d'un air bien déterminé,
Un troupeau qui dans l'herbe verte
Faisait sieste après diné.
Le chien accourut tout de suite,
Mais le loup ne prit point la fuite ;
Il fallut donc parlementer.

—J'ai faim, je mange, dit le fauve,
Rien qu'un mouton et je me sauve :

Je suis facile à contenter.

—Qu'à pas un ta griffe ne touche,
Répliqua le cerbère, ou bien....

Cet "ou bien" avait l'air farouche,
Mais le loup ne fit cas de rien
Et continua sa menace.

Le chien qui n'était pas bonasse
Se creusait le cerveau
Pour trouver un moyen nouveau
De protéger la bergerie.

—Vous avez faim ? dit-il au loup ;
Si ce n'est point plaisanterie
Je vous ferai manger beaucoup.
Restez ici dans cette plaine,
Enrôlez-vous dans mon troupeau,
Allez paître au son du pipeau
Et vêtez la robe de laine ;
Cela vaudra mieux, bien des fois,
Que de courir le ventre vide,

Toujours traqué, toujours avide,
A travers les champs et les bois.

Je crois que votre offre est honnête
Et je l'accepte franchement,
Répondit la prudente bête,
Tout en souriant méchamment ;
Je vous demeurerai fidèle
Puisque je serai bien nourri ;
Je vais être un agneau modèle,
J'en ferais le pari.

—

Combien ainsi font du tapage
Jettent au vent page sur page,
Menacent de tout fracasser,
Mais qui perdent leur violence
Et gardent un prudent silence
Dès qu'on offre de les placer ?

———

FABLE LVIII.

LE CASTOR ET LE LOUP CERVIER.

Un castor bon enfant, un jour, prêta l'oreille
Aux paroles d'un loup cervier.
Il s'agissait d'éteindre une haine bien vieille
Et d'échanger enfin la branche d'olivier.
La pensée était bonne et la chose facile ;
Mais notre loup cervier avec son air docile
Avait un but inavoué
Qu'il cachait avec artifice ;
Il voulait s'assurer, je crois, le bon office
D'un esclave tout dévoué,
Plutôt que l'amitié constante

D'un compagnon,
Fut-il et fidèle et mignon,

C'était une affaire importante
Que l'oubli du passé,
Et le lynx empressé
En convenait de bonne grâce.
Il n'avait, certes ! pas qu'un tour de passe-passe
A se faire pardonner,
Il vit toutefois sans surprise
Le succès couronner
Sa nouvelle entreprise.

—Or,
Pour sceller l'amitié l'on pourrait, ce me semble,
A l'avenir chasser ensemble,
Proposa-t-il au castor.

—Que votre intelligence, ô mon cher, est féconde !
Fit le castor ému. Commençons nos travaux :
Nous irons par monts et par vaux :
Moi je nage fort bien, je chasserai dans l'onde
Et vous procurerai les poissons les plus frais.

—Les fruits des bois ont-ils pour vous quelques attraits ?
Reprit le loup-cervier, vous en aurez de reste,

C'est moi qui vous l'atteste,
Car je grimpe aisément, vous ne l'ignorez pas,
Sur les plus haute branches.
Je vous offrirais bien, chaque jour, aux repas,
De la chair en épaisses tranches,
Mais vous n'en mangez pas du tout.

Ils partirent enfin, rôdant un peu partout,
Mais plus souvent sur le bord des rivières.
Le loup-cervier mangeait, du meilleur appétit
Et sans faire trop de manières,
Le gros poisson et le petit.

—De la société je porte seul les peines,
Lui dit bien poliment le castor aux abois ;
Soyez plus généreux ; rentrons dans les grands bois,
Montez sur quelque hêtre et donnez-moi des faines.

—Des faines ? j'y pensais ; ça fera changement.

Ils marchaient lentement,
Car les pieds du castor n'ont pas grande vitesse.
Après de longs circuits,
Ils trouvèrent un hêtre assez chargé de fruits.
Le loup-cervier, avec prestesse,
Grimpa sur les rameaux et se mit à manger

Sans nullement songer
A son bon camarade.

—Vous ne me donnez rien ? demanda celui-ci.

—Ta santé délicate est mon plus grand souci,
Et je crains que ce fruit ne te rende malade....
Il ne faudrait qu'un accident,
Répondit le lynx impudent.

—C'est vrai, fit le castor, j'en souffrirais peut-être ;—
Il cachait son dépit sous des dehors sereins—
Je vais gruger l'écorce.

Or, il coupa le hêtre.

Le loup-cervier tomba puis se brisa les reins.

—

Le fourbe bien souvent de l'innocent abuse,
Mais il se réjouit en vain
Car si l'un ignore la ruse,
L'autre n'est pas toujours pour cela le plus fin.

FABLE LIX.

L'AGNEAU ET LE GLOUTON.

Un agneau sans expérience,
Qui n'étalait point de science
Et ne faisait point de discours,
Un de ces jours
Eut une fantaisie :
Il quitta le berger
Qui seul pouvait le protéger.

Peut-être les grands bois tout remplis d'ambroisie,
De soupirs émouvants

Et d'ombrages mouvants,
De quelque manière invincible
L'attiraient-ils vers eux.
C'est après tout possible ;
Et les esprits rêveurs et les cœurs amoureux
Comprendront bien cela, je crois, sans que j'insiste.

Que le malheureux qui résiste
Aux appels enivrants de la nature en fleurs,
Et qui ne sut jamais répandre de doux pleurs
Devant la prière touchante
De la forêt qui chante,
Ne trouve ni le motif suffisant,
Ni le conte amusant,
C'est son affaire,
Laissons le faire.
Et revenons à notre agneau.

Un matin, je viens de le dire,
Pris de je ne sais quel délire,
Il quitta berger et troupeau
Pour s'enfoncer, broutant l'herbage,
Dans la forêt sauvage.
Il rencontra bientôt un énorme glouton,

Et la peur le cloua sur place :

—Pourquoi marches-tu sur ma trace,
Vil mouton ?
Cria le fauve sanguinaire.

—Je ne suis pas menteur, sieur glouton, d'ordinaire,
Répondit tout tremblant
Notre animal bêlant,
Je venais à votre rencontre ;
Cela clairement vous démontre
Que je ne puis avoir passé
Dans le noble chemin que vous avez tracé.

—Mais par ma griffe ! est-ce qu'on ose
Prolonger l'entretien ?
Je vais mettre mon pied où tu mettais le tien,
C'est bien la même chose,
Dit le glouton en se moquant.

Puis, alors attaquant
Le petit agneau qui l'implore,
En un instant il le dévore.

—

Celui qui veut votre toison
Trouve toujours quelque raison.

FABLE LX.

LA CIGALE ORGUEILLEUSE.

Le soir d'une chaude journée,
Au milieu d'un jardin fleuri,
Pour célébrer son hyménée—
Car elle avait pris un mari —
Une brillante libellule
Donna, paraît-il, un grand bal.
Or, l'avis n'en fut point verbal,
Mais écrit selon la formule,
Par une gracieuse main,
En lettres d'or sur parchemin.

On vit arriver à la fête,
Portés sur la brise du soir,
Les guêpes à la fine tête
Et les bourdons au corset noir;
On vit les actives abeilles
Avec des rayons de miel doux
Qu'elles mirent dans les corbeilles
Des jeunes et charmants époux;
Et l'on vit, en files égales,
Les phalènes et les cigales,
Les midas et les papillons.

Cela formait des tourbillons
D'une splendeur incomparable;
Et jamais bal plus mémorable
Ne fut donné dans un jardin.
La pourpre, l'or, l'azur, la soie
De toute part mêlaient soudain,
Parmi les doux éclats de joie,
Dans les airs leurs brillants reflets.

On chanta de joyeux couplets:
Les danses furent animées,
Le dîner, fort dispendieux.
On y but la boisson des dieux

Dans des corolles parfumées.
Et chose assez rare, partant,
Chacun s'en retourna content.

Non pas ! Voilà que je m'abuse.
Une cigale eut du regret
Et s'en revint toute confuse
Se cacher dans son nid discret.
C'est qu'elle avait été saisie
D'une profonde jalousie
En voyant que tous les regards
Se fixaient sur la taille fine
D'une frigane sa voisine.

— On aurait pour moi des égards,
Tout tristement se disait-elle,
Si ma tournure était plus belle.
N'importe ; on dira, quelque jour,
Reprit-elle avec arrogance,
Que je suis comme faite au tour
Et que j'ai beaucoup d'élégance.

Et, là-dessus volant au loin,
Elle cueillit un brin de foin

Pour se faire un léger corsage.
Elle se serra fortement,
Ne mangea plus que rarement
Et montra toujours gai visage,
Pour dissimuler tout à fait
Le mal cruel qui l'étouffait.
Car une pareille ceinture
Pour un insecte délicat—
J'en donne le certificat—
Etait une affreuse torture.

Elle perdait son embonpoint,
Elle était déjà gracieuse
Et se montrait malicieuse
Envers celles qui n'avaient point,
Comme elle, une taille élancée.
Elle disait dans sa pensée,
En se serrant de plus en plus
Ne suis-je pas plus élégante
Que cette frigane intrigante ?

Vain supplice ! espoirs superflus !
Au premier bal de la prairie,
En dansant un vif cotillon,

Elle tombat soudain sans vie
Dans les bras d'un vieux papillon.

—

Cigale que l'orgueil domine,
Mieux vaut santé que bonne mine.

———

FABLE LXI.

LE LOUP ET LES DEUX BASSETS.

Deux bassets, descendant de la même lignée,
Trottinaient le nez bas, la mine rechignée,
A travers bois et champs pour chasser le blaireau.
Ils venaient d'en laisser plus d'un sur le carreau,
Quand un loup accourut, criant :

—Je me fais gloire
De vous croquer tous deux en deux coups de mâchoire,
Oui, tous deux !

—Montrez-donc, maître loup, votre museau hideux,
Répondirent les chiens de chasse,
En s'élançant avec audace
Vers l'habitant des bois.

Lorsque le loup les vit s'élancer à la fois,
Il se dit :

—Songeons à la force
Qu'ils trouvent dans leur union,
Et changeons notre plan. Sous une rude écorce
Il vaut mieux sembler doux. C'est notre opinion.

—Je connais ta valeur, elle est incontestable
Et j'ai regret de mon emportement,—
Affirme-t-il bientôt, avec serment,
A celui des bassets qui parait plus traitable,
Mais laisse-moi donner, reprend-il sans façon,
Une bonne leçon
Au mal appris qui m'a jadis fait une injure.
Ce sera court, je te le jure.

Le caniche vanté s'éloigna quelque peu,
L'autre fut dévoré malgré tout son courage.

—Maintenant, dit le loup, finissons notre ouvrage;
Ce que j'ai fait n'était qu'un jeu,
Mon ami, ne vous en déplaise.

Et, tombant sur le traître, il l'égorge à son aise.

—

Vous qui combattez pour le droit
Si vous vous divisez, ceci doit vous l'apprendre,
Vous vous ferez surprendre
Par quelqu'ennemi plus adroit.

—

FABLE LXII.

LES DEUX VOISINES ET LA MORT.

Deux voisines causaient. C'est bien dans la coutume.
Ce qui le serait peu—du moins je le présume
Et je le dis tout bas—
Serait d'en trouver deux qui ne causeraient pas.
L'une des deux se trouvait aise
De son humble destin,
S'efforçait de prouver sa thèse
Et perdait son latin ;
L'autre, tout au contraire,
Ne voyait pas comment
On pouvait décemment

Dans un monde pareil un instant se complaire.
Elle en avait bien trop goûté !

—La belle chose, en vérité,
Disait-elle, qu'une existence
A faire pénitence.
Pour ceux qui près de vous nagent dans les plaisirs !
L'objet de mes désirs,
C'est la mort; qu'elle vienne !
Je suis bonne chrétienne,
Mais je suis lasse de souffrir.

La mort entra soudain.

—Je viens pour vous offrir
Mes humbles services,
Dit-elle, et finir vos supplices.

—Madame la mort,
S'écria la femme chagrine,
Prenez donc ma voisine
Tout d'abord !....

Quelque triste que soit de nos jours le poème,
Quelque soit le bonheur que l'on espère aux cieux,
On aime toujours mieux
Voir mourir ses voisins que de mourir soi-même.

FABLE LXIII.

LE FROMENT ET L'IVRAIE.

Sous les chaudes haleines
Et sous le soleil du printemps,
Le froment dans les plaines
Avait germé depuis longtemps ;
Les tiges gracieuses
Déjà se couronnaient d'épis
Et s'étendaient soyeuses
Comme de grands tapis.
Mais l'ivraie,
Jalouse de voir le bon grain,
S'emparer du meilleur terrain,

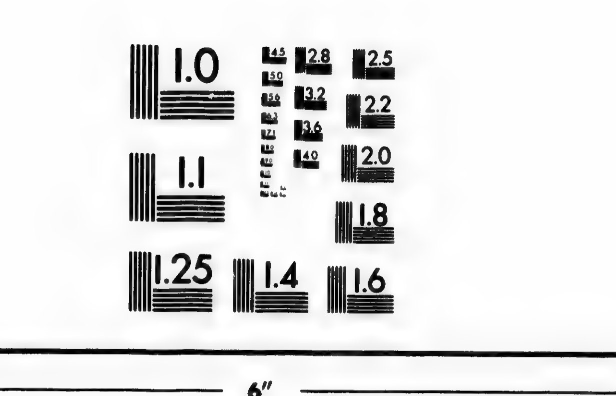
Quand au bord de la haie
On la reléguait sans merci ;
L'ivraie alors voulut aussi
Dans le sillon fertile
Avoir place comme le blé.

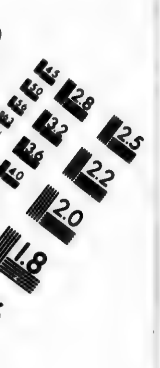
Sa parole est subtile :
Elle prit un air accablé,
Un regard fort modeste,
Et dit aux épis ses voisins,
Avec un noble geste :

—Vous me traitez bien mal, cousins,
Et vous m'en voyez désolée :
Je ne veux plus vivre isolée.
A partir d'aujourd'hui,
Pour chasser mon ennui,
Dit-elle encore avec audace,
Laissez-moi prendre à vos côtés
Une toute petite place,
Vous serez fiers de mes bontés.

Séduit par ses belles paroles,
Les épis jeunes et frivoles,

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Ne voyant rien de hasardeux,
La gardèrent au milieu d'eux.

Il connurent leur imprudence
Quand l'ivraie, avec impudence,
Pendant qu'ils souffraient, reverdit
Et jusqu'au loin se répandit.

—

N'acceptez pas toujours l'amitié qu'on vous donne ;
On vous flatte souvent pour mieux vous pénétrer.
On vous demande un coin dans votre âme trop bonne
Et l'on règne en tyran dès qu'on y peut entrer.

—

FABLE LXVI.

LE NUAGE ET LE SOLEIL.

Le soleil rayonnait sur les bois et les plaines
Depuis longtemps,
Et les promesses du printemps
Devenaient vaines ;
Les cieux étaient sereins, rien n'en tachait l'azur ;
Le terre était dans la souffrance ;
La fleur inclinait son front pur,
Et l'espérance
Ne germait plus dans le sillon.
Un nuage parut comme un noir tourbillon :

—Il est temps que j'arrive,
Cria-t-il au soleil,
Si je veux que la terre vive
Et secoue un peu son sommeil ;
Tu crois la réchauffer et ton rayon la brûle ;
Eloigne-toi, recule !
Laisse-moi réparer les maux
Que tu causes en mon absence.

Le nuage, à ces mots,
Pour montrer sa puissance,
Ouvre son aile sombre et voile le ciel d'or.
Il fit longtemps pleuvoir, et la terre, inondée
Par cette interminable ondée,
Souffrit davantage encor

—

Notre cœur a besoin, comme la terre avide,
D'orage et de soleil souvent et tour à tour ;
Un bonheur trop constant le rend parfois aride,
Un long malheur, parfois, l'écrase sans retour.

—

FABLE LXV.

LE RENARD ET L'OMBRE DES PIGEONS.

Un renard un peu sot,—il en est de l'espèce,—
Etait, un jour, sorti des bois
Aux abois,
Ne trouvant plus la moindre pièce
De gibier.
Il s'en allait revoir un joyeux colombier
Qu'il avait aperçu jadis dans une course.
C'était sa dernière ressource.

Il courait fort ; il avait faim.

Il arrivait enfin,
Quand à la porte d'une étable,
Il vit un vieux coq qui chantait.

—C'est un mets, se dit-il, qui me semble acceptable,
Et naguère on s'en contentait :
Croquons-le tout d'abord et les pigeons ensuite.

Dire et faire c'est deux, même pour un renard.
Le vieux coq suspendit son couplet goguenard
Et prit la fuite.
Le renard le suivit,
Et je crois qu'il allait l'atteindre,
Quand tout à coup, il vit
Sur la neige se peindre
Le vol rapide des pigeons.
Aveuglé par la joie,
Il quitte alors sa proie.

—Quel dîner nous nous ménageons !
Se dit-il en lui-même en courant après l'ombre.
Ce vieux coq n'avait rien que la plume et la voix !
Parlez-moi des pigeons ! ça pèse et ça fait nombre.
Je n'en aurai jamais autant pris à la fois !....

Nous faisons du renard la sottise suprême
Lorsque, les yeux fixés sur le monde trompeur,
Nous prenons l'ombre du bonheur
Pour le bonheur lui-même.

—

FABLE LXVI.

LE ROSEAU.

Au bord d'une fontaine
Un roseau, droit et fier,
Vantait d'une façon hautaine
Sa tige qu'il croyait de fer.

—Qu'importe, disait-il que ma morgue vous blesse ?
Je ne me courbe point sous la brise ou l'oiseau.
Je suis de vieille souche et de bonne noblesse....
J'ai la force du pin, la grâce du roseau.

Or, la brise passa, la brise des prairies
Qui porte à chacun
Le chaste parfum
Des aubépines fleuries,
Le petit orgueilleux s'inclina sans retard.

Je connais sous le ciel plus d'un pareil vantard.

FABLE LXVII.

LE CHEVAL MALADE.

Un cheval bien connu dans plus d'une paroisse
Etant tombé malade, un jour,
Une profonde angoisse
Accabla, paraît-il, les chevaux d'alentour.
Ils quittèrent leurs écuries
Pour venir visiter leur ancien compagnon;
L'appelèrent mignon;
Lui jurèrent que les prairies,
Depuis qu'il était alité,
Avaient perdu toute gaîté.

Tant de bonnes paroles
Consolaient le pauvre animal,
Mais ne guérissaient point son mal.
Pendant ce temps l'avoine, à pleines casseroles,
Les bottes de foin,
Les litières de paille
Etaient servis avec grand soin
Aux amis qui faisaient ripaille.

. .

Le médecin était venu.
C'était un sage méconnu
Qui de son grand savoir ne faisait point parade.

—Je vois bien, lui dit le malade
Avec émoi,
Que c'est fini de moi :
Cependant je mourrais sans peine
S'il ne me fallait pas laisser autant d'amis.

—Consolez-vous, dit l'autre, et mourez bien soumis ;
Votre espérance est vaine
Si vous comptez sur leur appui.
Ils ont tout dévoré votre humble patrimoine,
Et si la mort, mon cher, ne vous prend aujourd'hui,
N'ayant plus de foin ni d'avoine,

Demain
Vous mourrez de faim.

—

Ne mettez pas votre joie
A compter des amis nombreux ;
Que votre cœur plutôt s'emploie
A les choisir généreux.

—

FABLE LXVIII.

LES CHAMEAUX.

Au bord d'une oasis, parmi d'épaisses herbes
Qui faisaient oublier les sables du désert,
Un chameaux, décoré de deux bosses superbes,
Et qui passait pour fort disert
Parmi ses frères de la Chine,
Avait rejoint, un jour qu'il se mourait d'ennui,
Des êtres comme lui
Affligés d'une ronde échine.

Rien ne fait naître l'amitié

Comme la solitude :
On lui montra de la pitié
Puis, avec promptitude,
Sans attendre le lendemain,
On entra tour à tour au désert sans chemin.

Or, celui qui marchait deuxième
Riait jusqu'à se sentir mal
En regardant le dos du premier animal.
Le troisième riait de même
Des deux premiers qu'il trouvait peu mignons.
Et les autres, ma foi ! qui venaient à la suite
Tenaient tous la même conduite
A l'égard de leurs compagnons.

—

Si vous trouvez parfois de grands défauts aux autres,
Soyez sûr qu'à son tour quelqu'un grossit les vôtres.

—

FABLE LXIX.

L'ORMEAU PRODIGUE.

Un orme avec orgueil agitait son feuillage
　　Où les oiseaux venaient chanter :

—Quand on est comme moi l'on peut bien se vanter
　　De ne pas craindre le pillage,
Disait-il, et l'on est toujours beau, toujours vert.

Une brise passa qui lui prit une feuille,
Mais il s'en moqua bien ; il n'avait pas souffert.

Une en plus une en moins que l'on perd ou recueille,
Quand on est bien feuillu, que peut faire cela ?
    Une autre brise s'envola
    Avec une autre feuille encore.
L'arbre riait toujours, disant :

—Pourquoi sévir ?
Non, ce n'est pas ainsi qu'on pourra me ravir
    Le beau voile qui me décore."

Chaque souffle pourtant le dépouillant un peu,
Il dut de son erreur, un jour, faire l'aveu.

—

    Quelques vertus que l'on possède
On les perdra bientôt si l'on n'en prend grand soin.
La richesse fait place assez tôt au besoin
    Quand en aveugle l'on procéde.
Une faible dépense épuise un gros budget
    Quand elle est faite à tout sujet.

—

FABLE LXX.

LA SAUTERELLE ET LA CHENILLE.

Il fut un temps où les insectes,
Unis par un bon sentiment,
Vivaient sous un gouvernement
Respecté de toutes les sectes.
Alors régnaient les papillons;
Et jusqu'au loin dans les sillons
On entendait des chants de joie.
Où s'en est allé tout cela ?
Qui sait ? Pour le moment, voilà :
Celui qui relève ou foudroie
Les grands empires des humains

S'occupe aussi des petits êtres
Que les hommes, ces puissants maîtres,
Foulent aux pieds dans les chemins.
Pour aujourd'hui je vous rapporte
Une histoire de ce temps-là ;
Un papillon, devant ma porte,
L'autre soir me la révéla.

—Une sauterelle excentrique,
De par la haute autorité
Veillant avec austérité
A la moralité publique,
Vit un jour s'étendre au soleil,
Sur une feuille de vanille,
Une gracieuse chenille
Prise du besoin du sommeil,
Et se montra scandalisée :

—Vous êtes bien mal avisée,
Dit-elle en grossissant sa voix,
De vous exposer de la sorte,
Au mépris de nos sages lois ;
A vous enfuir je vous exhorte,
Ou bien je vous jette en prison.

—Ecoutez ma raison,
Sauterelle ma mie ;
Je me suis endormie,
Car je suis lasse de marcher ;
J'ai fait une bien longue route ;
Et je crois, somme toute,
Que vous ne pouvez m'empêcher
De reposer une minute.

—Quand on se traîne et qu'on est ver
On ne prend pas ce ton amer
Et toute de suite on s'exécute.
Pour t'apprendre à ne souffler mot,
Entre pour six mois au cachot.

Six mois, c'est long dans l'existence
Des petits insectes dorés
De nos forêts et de nos prés.
Et malgré son omnipotence
La sauterelle avait vieilli,
Même on dit qu'elle avait failli.

On fit une enquête
Et l'on cita plusieurs témoins.

La sauterelle, néanmoins,
Vint présenter une requête
Au Président du Parlement,
Un papillon jeune et charmant.

—Je comprends, dit-il, à merveille ;
Mais sur l'honneur du peuple il faut bien que je veille,
Au cachot donc à votre tour !
Je suis, sous sa forme nouvelle,
L'humble ver qu'avec tant de zèle
Vous maltraitiez un jour.

—

Traitez avec égard tout homme respectable,
Vous qui tenez quelque pouvoir en mains ;
Ici-bas rien n'est stable :
Le sujet d'aujourd'hui c'est le roi de demain.

—

FABLE LXXI.

LE FLUTISTE ET DE CARCAJOU.

Dans la forêt, un jour, un poète flûtiste
S'enfonça pour herboriser.
Il était donc de plus, un peu naturaliste,
Me direz-vous ? C'est vrai. L'on voit s'harmoniser
Les beaux-arts avec la science ;
L'esprit qui voit un peu veut davantage voir ;
Et plus l'homme est puissant plus il a conscience
D'un suprême pouvoir.

Donc un flûtiste, un jour, un flûtiste poète,
Un peu naturaliste aussi, je le répète,

Cherchait dans les grands bois,
Des mousses, des fougères,
De ces fleurs qui parfois
Vêtent des robes étrangères.
Il tomba soudain dans un trou
Plein de feuilles, de branches mortes
Et d'ossements de toutes sortes.
C'était le lit d'un carcajou.
Le fauve s'élance et s'accroche,
Suivant sa façon,
Au rameau le plus proche
Pour se jeter de là sur le pauvre garçon.
Mais celui-ci prend aussitôt sa flûte
Et fait redire aux bois des champs mélodieux.
La bête dans son cœur sent une étrange lutte,
Puis le voile de sang qui recouvrait ses yeux
Petit à petit se déchire;
Elle se trouble, elle soupire,
Elle descend de l'arbre et s'en vient implorer
Celui que tout à l'heure elle allait dévorer.

—

Les paroles de paix et la douceur de l'âme
Ont désarmé plus d'ennemis
Que la force brutale ou les discours de flamme
N'en ont jamais soumis.

FABLE LXXII.

L'OISEAU-MOUCHE ET LE CHÊNE.

Un petit oiseau-mouche aux deux ailes d'ébène,
  A la gorge de pourpre et d'or,
  Prenant dans les airs son essor,
Vint s'abattre, joyeux, sur la cime d'un chêne.
Dans le même moment un grand souffle passa,
    Précurseur de l'orage,
    Qui saisit avec rage
  L'arbre superbe et le cassa.
L'oiseau, tout étonné, rouvrit son aile vive
  Avec un gai bourdonnement,
  Et s'écria naïvement :

—Je regrette, crois-moi, le malheur qui t'arrive
Un peu par ma témérité.
Je sais qu'il n'est pas mérité.
Avant que de venir me percher sur ta cime
Qui s'abîme,
J'aurais dû me douter
Que tu ne pouvais me porter.

—

Plus d'un, comme cet oiseau-mouche,
Pense écraser tout ce qu'il touche,
Qui n'a de grand, en vérité,
Que son extrême vanité.

———

FABLE LXXIII.

LE CENELLIER.

Au bord d'une prairie
Croissait péniblement un petit cenellier.
On ne lui voyait pas une branche fleurie ;
Il était inhospitalier ;
Il était hérissé d'épines,
Et, sur ses rameaux presque nus,
Les oiseaux n'étaient pas venus,
Comme sur d'autres aubépines,
Entonner leurs vives chansons.

Or, à l'époque des moissons,

Un paysan le vit et détourna la tête
D'un air tout à fait dédaigneux.
L'arbrisseau fut choqué de cet air malhonnête.

—Si j'avais un maître soigneux,
Dit-il, en agitant sa tête à moitié sèche,
Au lieu de descendre au tombeau,
Je grandirais et serais beau.

Le bon paysan prit sa bêche
Et du sol appauvri tira l'arbre plaintif.
Ne doutant pas qu'il fut d'un fort bon caractère,
Il alla le planter au milieu de sa terre,
Et fut bien attentif
A lui donner des soins de toutes sortes.

Le cenellier grandit;
Son feuillage verdit,
Couvrant d'un voile épais les branches demi-mortes;
Mais sous ce beau feuillage avaient aussi poussé
Les épines cruelles.
Elles se cachaient mieux et déchiraient les ailes
De l'oiseau confiant qui s'envolaient blessé.

Ne cultivez jamais une mauvaise plante,
Jamais, non plus, les cœurs méchants ;
Votre tendresse vigilante
Perdrait ses soins touchants,

—

FABLE LXXIV.

LE PAYSAN ET LA MINE D'OR.

Un jour, en labourant sa terre,
Un paysan trouva quelques pépites d'or.
Il crut qu'un immense trésor
Se cachait là dans le mystère ;
Il se mit à chercher, fouillant de toute part
Au hasard
Du pic et de la bêche ;
Mais la chance, revêche,
Ne lui souriait pas souvent.
Il n'en gardait pas moins son aveugle courage
Et creusait plus avant.

Il négligea son labourage
Et ne faucha plus de moissons
Aux gais refrains de nos chansons.
La dépense augmentant bien plus que les recettes,
Il fit des dettes;
Mais il s'en moquait bien.
En effet combien
Voudraient être à sa place, avoir la perspective
De la fortune et des honneurs,
Et puis voir, en définitive,
A leurs pieds tous les sermoneurs ?

—Je serai, pensait-il, commissaire d'école ;
On commence par là.
Je serai président d'un grand cercle agricole,
Et, pour cela,
J'apprendrai peut-être
De quelque bon maître
A signer mon nom au lieu d'une croix.
Je serai marguillier. Plus que cela, je crois,
Je serai maire en ma paroisse
Et préfet du comté.
Je vois les envieux, je comprends leur angoisse....
Mais je veux user de bonté
Et ne traiter personne avec outrecuidance.
Or, une fois en évidence.

Il me sera facile assurément
De devenir membre du Parlement....
On me recherchera. Tiens ! déjà ?... Sur ma porte
Je vois bien, n'est-ce pas, le députation ?...
Je gage qu'on m'apporte
Une humble réquisition.
Allons au-devant tout de suite ;
Soyons digne, c'est bien, mais pas trop obstiné....

Hélas ! c'était une poursuite ;
Il était ruiné :

—

Braves cultivateurs qui cherchez la fortune,
Quand vient la saison opportune
Fouillez bien votre sol, bêchez votre terrain,
Mais pour y semer du bon grain.

—

FABLE LXXV.

LE FLEUVE ET LE RUISSEAU.

Un ruisseau descendait, de chutes en rapides,
Du pied des Laurentides
Au fleuve Saint-Laurent ;
Il murmurait fort en courant,
Non parce que ces flots roulaient en abondance,—
Il n'en avait que peu—mais bien par impudence
Et pour faire du bruit,
Afin qu'on fut instruit
De son passage.

Lorsque l'on est petit, ma foi !

On attire les yeux sur soi
En faisant beaucoup de tapage.

Il arriva, sans le savoir,
Avec toute sa véhémence
Sur les rives du fleuve immense.
Le fleuve passait sans le voir.

—Où portes-tu, fleuve, ton onde ?
Demanda-t-il d'un ton amer.

—Moi ? je vais au sein de la mer,
Répondit de sa voix profonde
Le fleuve qui marchait toujours.

— Arrête ici ton cours ;
La mer n'a pas besoin de ton onde limpide ;
Epanche dans mon lit aride
Tes flots qui vont là-bas mourir ;
C'est moi petit ruisseau que tu dois secourir.

—Tais-toi pauvre insensé ; si je changeais ma course
Pour obéir à tes propos,

Je remonterais à ta source
Et t'engloutirais sous mes flots.

—

Cette fable peut nous apprendre
Que nous aurions parfois de bien profonds regrets
Si ceux que nous prions consentaient à se rendre
A nos vœux indiscrets.

—

FABLE LXXVI.

LE SECRET DU BONHEUR.

Un grand fermier, un fermier riche
Et pas trop chiche
Avait à son service un pauvre journalier
Qui portait gaîment le collier.
L'un travaillait toujours, l'autre, pas de l'année;
Le travailleur chantait tout comme son seigneur,
Et souvent après sa journée
Semblait goûter plus de bonheur.
Mais le maître trouvait une gaîté si belle
Peu naturelle.

—Ce rustre pensait-il, a quelque doux secret
Dont il use en homme discret.
Il faut l'interroger. J'ai le droit de connaître
S'il est aussi content qu'il veut bien le paraître.

Or, le soir arrivé
Et l'ouvrage achevé,
Le serviteur, près de la flamme,
Dans un couplet joyeux laissait rire son âme.

—Tu chantes bien, dit le fermier,
En vérité cela m'intrigue :
Tu ne sens donc pas la fatigue ?

—La fatigue, je l'aime ; elle rend mon sommier
D'une mollesse souveraine.

—Tu trouves du plaisir à travailler toujours ?

—C'est le sort de la race humaine.

—Mais ce n'est pas le mien ; j'ai de tendres amours,

Je dors sur le duvet, je m'assieds sur la soie,
Et chaque jour j'invente une nouvelle joie ;
Je voyage et j'apprends ;
Et je goûte aujourd'hui bien plus de jouissances
Que j'en goûtais jadis ; cela tu le comprends,
Puisque j'ai plus de connaissances.

—En êtes-vous bien plus heureux,
Mon maître ?

—Eh oui ! si tu veux le permettre.

—Je ne suis pas si généreux.

—Comment donc, pauvre ignare,
Comprends-tu du bonheur la mesure ici-bas ?

—Je ne prends jamais part à vos savants débats,
Et je vous déclare
Que je ne sais pas bien comment dire cela,
Mais voilà
Pour le moment ce que je pense :

Chacun d'entre nous ne dépense
De joie et de félicité
Que selon sa capacité.
Une comparaison. Vous êtes une cruche,
Moi je suis un cruchon—
Je vous demande bien pardon
Si mon raisonnement trébuche,—
Nous sommes pleins jusqu'au goulot,
Pouvons-nous prendre davantage ?
C'est ainsi que je vois l'équité du partage :
Cruche et cruchon remplis sont contents de leur lot !

FABLE LXXVII.

LA COULEUVRE ET L'AIGLE.

Jadis une couleuvre
Voulut se mettre à l'œuvre
Pour se venger d'un tour
Qu'un jeune aigle lui fit un jour.

Ni la légende, ni l'histoire
Ne nous apprennent tout à fait
Ce qu'était ce petit forfait,
Mais on peut tout de même y croire
Et le fait n'est point controuvé.

Après avoir longtemps couvé
Sa vengeance,
La couleuvre avec diligence
Rampe dans un vallon
Où descendait l'aiglon.
Elle se montre fort gentille.

—Soyons amis dit-elle, embrasse-moi,
Je te pardonne, sur ma foi!
Cette vétille.

Mais l'aiglon hésitait un peu.

—Je veux te suivre, ouvre ton aile
Et porte-moi dans le ciel bleu.

L'aigle la prend, puis avec elle
Il monte, il monte on ne sait où....
Et pendant qu'il plane et qu'il flotte,
Pour se venger la pauvre sotte
Le mort au cou.
Il tombe,
Mais moins blessé que stupéfait;

Elle tombe aussi, puis succombe
Aux blessures qu'elle se fait.

—

Voici ce que ma fable exprime :
Celui-là qui pour se venger
S'expose à quelque grand danger
Ajoute la folie au crime.

———

FABLE LXXVIII.

LE RENARD ET LE LIÈVRE.

—Sauve-toi ! sauve-toi ! cours donc, stupide lièvre !
Oh ! quelle bonne peur !...
Je te donne la fièvre
Et te fais rudement secouer ta torpeur !
On me le disait bien que tu n'étais pas brave,
Et que la fuite était ton jeu
Quand le danger devenait grave,
Mais je croyais, vraiment, que l'on mentait un peu.

Ainsi maître renard, tout fier de sa vaillance,

Injuriait un lièvre en le suivant de près.
Le lièvre répondit :

—Je sais ta malveillance,
Mais je ne te fuis point exprès ;
La peur qui me tourmente
Vient du loup affamé qui court derrière toi.

—Un loup ? fait le renard dont la vitesse augmente,
O lièvre, mon ami, va moins vite, attends-moi.

—

Un poltron fort souvent vous méprise ou se vante ;
Il feint de tout braver, puis un rien l'épouvante.

—

FABLE LXXIX.

LE TAUREAU ET LA FOURMI.

Un taureau qu'irritait la moindre agacerie,
Seul dans une prairie,
Paissait tranquillement.

—Ce serait, pensait-il, oui, ce serait vraiment
Chose bien singulière
Que l'on put me troubler ici.

Tout en pensant ainsi

Il se mit à brouter sur une fourmilière.
Une fourmi sans peur aussitôt le mordit.
Il bondit,
Jeta du feu de ses yeux mornes
Et laboura le sol du bout de ses deux cornes.

Or, pendant qu'il était en proie à ce courroux,
L'insecte trottinait gaîment sur son front roux.

—

Quoi de plus insensé que ces accès de rage
A propos de rien ou contre un être chétif ?
Gardez votre vigueur, gardez votre courage
Pour adversaire digne ou pour digne motif.

—

FABLE LXXX.

LES DEUX ÉPIS.

Deux épis de froment, sortis du même germe,
Et que le champ fauché gardait sur son tapis,
Causaient un jour, entre eux, comme font les épis.

L'un était haut et droit. Il disait que la ferme
Devait être fière de lui;
L'autre se montrait plus candide;
Il s'inclinait toujours et cherchait un appui.
L'un était plein, l'autre était vide.

—

Qui s'affiche est souvent de moyens dépourvu;
Savant ou vertueux n'aime pas être vu.

FABLE LXXXI.

L'ORIGINE DES SINGES.

La science, en ces temps, fait des progrès magiques :
On devine le cours des astres radieux
Et les secrets géologiques ;
Les hommes deviennent des dieux
Et les dieux d'autrefois deviennent des fétiches
Bons à mettre sur les corniches
Comme des objets curieux.
Le mystère, pour nous, n'est plus mystérieux.
Le son est pris au vol ; il est mis en réserve
Sur des feuilles d'étain,

Pour le siècle le plus lointain.
La table parle et danse, et le savant observe
Aujourd'hui
Un monde tout nouveau qui grouille autour de lui.
L'homme enfin devine
Son humble origine,
Si l'on en croit Darwin,
Et n'a plus raison d'être vain.

Que dis-je ? le progrès est acclamé des bêtes
Et fait tourner toutes les têtes.
On s'est mis à l'étude avec avidité,
Et bientôt, on l'espère,
Le fauve en son repaire
Rougira de sa nudité,
Et la femme avec art voilera son épaule.
Le monde est mesuré jusques à ses deux pôles,
Et ses vastes dimensions,
Pour certaines ambitions,
Sont encore trop étroites.
Mais qu'est donc tout cela devant les beaux discours
Et les prétentions adroites
De quelques singes de nos jours ?

Ce fut sur la terre d'Afrique,

Sous de superbes cocotiers,
Que ces singes de tous métiers
Tinrent leur congrès historique.
Voulaient-il nous parodier
Et se vêtir aussi de linge ?
Non ; il voulaient étudier
L'origine du singe.

Les philosophes, les penseurs,
Les savants, les naturalistes,
Les antiquaires, les censeurs,
Les poètes, les cabalistes
Y débitèrent gravement
Les pages les plus étonnantes.
Mais un scandale énorme eut lieu soudainement,
Quand plusieurs, de leurs voix tonnantes,
Affirmèrent enfin
En toute conscience,
Au nom de la science,
Que le singe si fin
Descend, en somme,
D'un animal qu'on appelle homme.

FABLE LXXXII.

LES DEUX CHEVAUX

—Je te plains, mon ami, mais je ne puis rien faire
Pour adoucir ton sort.
Souffre avec patience. A chacun son affaire.
Puis te voici, du reste, au port.

Cette parole fière et bien peu charitable
Etait dite, un bon jour, dans le fond d'une étable
Et d'un air joyeux,
Par un jeune cheval au poil lisse et soyeux
A son compagnon d'existence

Dont la misérable pitance
Ne pouvait, à coup sûr, faire des envieux.
Ce dernier était vieux;
Il avait le poil long et le croupe pointue,
L'oreille rabattue,
La robe d'un gris sale et de la cire aux yeux :
Il était chassieux.
On l'appelait souvent, et sans plaisanterie,
Le paria de l'écurie.
L'autre était bien traité,
Etrillé, puis frotté;
Il mangeait de l'avoine et portait couverture,
Revêtait harnais blanc, traînait belle voiture.

Le vieux se plaignait-il ? Je ne dirai pas non.
Il se plaignait un peu quand après la journée,
Il comparait sa vie infortunée
Au destin glorieux de son gai compagnon.
Mais celui-ci, prenant des allures malignes,
Lui répondait alors, en soufflant du naseau,
Ce que nous avons lu dans les premières lignes
De notre fabliau.

Or, il survint une disette.
Il fallut faire la diète,

Puis ensuite un repas par jour;
On mit à mort la basse-cour
Et l'étable et la bergerie.
Le fléau cependant redoublait de furie.
On parla de tuer le plus jeune cheval;
L'autre était trop vieux et trop maigre.
Notre jeune et bel animal
Se montrait ce jour-là, tout pimpant, tout allègre.

—Pauvre ami, lui dit-on, caressant de la main
Son épaisse et longue crinière,
Oui, voilà notre heure dernière
Et nous allons mourir de faim
Si tu ne fais un sacrifice.

—Je vous comprends très bien, dit le présomptueux;
On veut mon compagnon. Quel repas somptueux!...
Il sera fier de cuire à votre bénéfice.
Il me divertissait; je le regrette bien.
Mais soyons sérieux, maître, il n'est bon à rien.

—Pas même à manger, dit le maître,

Et c'est toi qu'il nous faut.

—

Ne cherchez pas trop à paraître,
C'est souvent un fatal défaut.

—

FABLE LXXXIII.

LE JEUNE RENARD ET LE LOUP.

Un loup de belle taille
Et de grand appétit,
Un bon matin, partit
Pour faire ripaille ;
Mais, par un fâcheux accident
Et malgré sa longue tournée,
Il ne trouva de la journée
Rien à se mettre sous la dent.

Il s'en allait, baissant la tête,

Clopin-clopant et l'œil hagard,
Quand il aperçut un renard
A l'air légèrement honnête.
    L'accoster poliment
Fut une affaire d'un moment.

—Si vous vouliez, brave confrère,
Nous irions de société
Pour manger à satiété,
Et même faire bonne chère.
Je suis fort et vous êtes fin ;
Nous aurions vraiment peu de chance
Si, ne pouvant faire bombance,
Nous n'apaisions du moins la faim.

—Vous parlez sagement, comme un vrai patriarche,
Répondit le renard. J'aime votre projet,
Et je suis honoré de votre humble démarche,
    Moi le plus indigne sujet.

Ils se mirent tous deux en route,
N'ayant sur leur succès nul doute.
Il ne cherchèrent pas pour rien.
Ils trouvèrent fuyant dans l'herbe,
Une poule vraiment superbe,

Une poule qui valait bien
Deux ou trois chapons ordinaires.
C'est le renard qui la trouva.

—Donne, lui dit le loup, on va
La manger sans préliminaires.

Le renard aurait bien voulu
Garder pour lui la bonne aubaine,
Mais de son compère goulu
Il redoutait la haine.

— La voici, fit-il humblement,
Partage bien également.

—Tu doutes de moi ce me semble ?
Reprit le loup avec hauteur.
Je ne suis point un ergoteur
Et nous partagerons ensemble
D'après une équitable loi.
Cette poule sera pour moi,
Et toi, tu prendras la deuxième.

N'est-ce pas la justice même ?

—Cela me paraît.... trop savant,
Fit le renard en se sauvant.

—

Dans toute affaire où l'on n'apporte
La plus sincère honnêté,
Le plus fort fait toujours en sorte
D'amener tout de son côté.

———

FABLE LXXXIV.

LE RENARD ET LE VIEUX LOUP.

Un renard, rancunier en diable,
Suivait depuis longtemps un loup,
Se montrait serviable
Et le vantait beaucoup :
Ce n'était là qu'une mesure
Pour se venger avec usure
S'il en avait l'occasion.

La cause de cette rancune,—
Pour éviter une lacune

Je dois y faire allusion—
Venait d'une poule superbe
Que le renard, dans un verger,
Avait trouvée au fond de l'herbe,
Mais qu'il n'avait pas pu manger,
Vu que le loup son cher compère
L'avait croquée à belles dents.

Il faut que nous soyons prudents,
Surtout près d'un faux caractère ;
C'est ce que le renard comprit.
Il attendit plus d'une année.
Le loup devint boiteux, maigrit
Et rougit de sa peau tannée.

—Viens, lui proposa le renard,
On pourrait trouver, par hasard,
Quelque douceur pour ta vieillesse
Dans une ferme de là-bas.

—Merci bien de ta gentillesse ;
Oui je veux y traîner mes pas,
Ne crains point de friponnerie :
J'ai faim, mais je mourrais plutôt

Que pécher par gloutonnerie.

Ils furent arrivés bientôt
En face d'une laiterie.

—Entrons avec effronterie,
Dit le renard rusé,
Ce n'est pas malaisé,
Puisque la porte en est ouverte.

Le loup, s'efforçant d'être alerte
Et ne craignant pas le fermier,
Veulut bien entrer le premier.
Il fit une heureuse trouvaille :
Un fromage fort savoureux.
Il voulut être généreux :

—Tiens, partage cette mangeaille,
Dit-il au renard vagabond.

Celui-ci, s'éloignant d'un bond,
Sortit et referma la porte.

—Merci, dit-il, esprit fécond,

Ce morceau-là moi je l'emporte,
Toi tu garderas le second ;
On ne peut tarder à le faire.
Voici les gens de la maison,
Bon soir ! Pour te tirer d'affaire
Cherche quelque bonne raison.

—

Retiens toujours cette maxime,
O toi qui veux être roué :
Souvent on devient la victime
De celui que l'on a joué.

—

FABLE LXXXV.

L'ABEILLE ET L'ENFANT GOURMAND.

La gourmandise, d'ordinaire,
Est la passion de l'enfant,
Qui prête un charme imaginaire
Au fruit qu'on lui défend.
A ce mal donnons le remède
En la convenable saison,
Mais il ne faut pas qu'on excède
Ce que demande la raison.

Un enfant renommé par sa gloutonnerie

Et ses mauvais desseins,
Découvrit des essaims
Cachés dans un tronc creux au bord de la prairie.

—Du miel ! s'écria-t-il, et pour un bon repas !
L'eau m'en vient à la bouche !...
C'est à peine chez nous si l'on veut que j'en touche ;
J'en goûte un peu parfois, mais je n'en mange pas.

Sur le tronc, aussitôt, lestement il se juche
Et porte sur la ruche
Une indiscrète main.
Mais une abeille sort et le pique soudain.

—

Au pauvre qui demande accordez une obole :
Il est beau de s'apitoyer ;
Mais contre l'effronté qui vole
Défendez bien votre foyer.

—

FABLE LXXXVI.

LES DEUX CULTIVATEURS.

Deux braves citoyens demeuraient sur des fermes
Dans l'un de nos cantons ;
L'un était endetté, payait fort mal ses termes,
Mangeait, comme on dit, des croûtons,
Et l'autre vivait dans l'aisance.

—N'aurais-tu pas la complaisance
De m'apprendre comment arrivent tes succès ?
Dit au paysan riche

Le maître de la pauvre friche.
Puis il continua : Je ne fais point d'excès ;
Je sème le printemps, qu'est-ce que je récolte ?
Un peu de grain, et du mauvais ;
Oui vraiment cela me révolte.

— Je pensais que tu le savais
Ce secret merveilleux qui féconde ma terre,
Car je n'en fais pas un mystère,
Reprit l'autre cultivateur.
Il n'est pas ici d'enchanteur ;
Il s'agit de changer, par un truc bien facile,
En grains d'or pur les grains de blé.

—Tu me prends, je le vois, pour un fier imbécile.

—Mais pas du tout.

—Alors il faut être endiablé.

—Mais non ! rien de plus simple ; écoute
Et tâche de bien retenir ;

Si tu fais comme moi, je n'en ai pas de doute,
La fortune va te venir.
Il faut premièrement engraisser ta prairie.
Car c'est dans le fumier
Que se trouve cet or qu'on nomme or du fermier.
Fais un labour égal. C'est la sorcellerie
Qui le veut de cette façon.
Or, cela s'apprend sans leçon.
Tu sèmes du grain net, avec soin tu le herses,
Et c'est tout, mon ami. Sois sans anxiété ;
S'il ne t'arrive pas de chances trop adverses
Pendant l'été,
A l'automne
La moisson sera bonne ;
Et, lorsque tu battras ton grain,
Tu trouveras, j'en suis certain,
De l'or en abondance.
Si tu n'en trouvais pas n'accuse point les cieux,
Ce serait imprudence,
Mais recommence encore et fais de mieux en mieux.

Le naïf paysan se promit bien de suivre
De son voisin le bon conseil.

Quand il battit ses blés, à l'époque du givre,
Il ne trouva rien de pareil

Aux grains d'or qui devaient se détacher des gerbes,
Mais des moissons superbes
Couvrirent ses clos tous les ans.
Il devint riche un jour parmi les paysans.

Faites votre travail avec intelligence,
Vous en avez tous les moyens,
Et vous verrez bientôt s'enfuir votre indigence,
O mes braves concitoyens.

FABLE LXXXVII.

LE SCULPTEUR ET LA MADONE.

Un sculpteur de renom quelque peu philosophe,
Un homme d'une étoffe
Avariée un peu,
Croyait, il est bien vrai, l'existence de Dieu,
Mais disait, tout de même,
Que cet Être suprême
Nous trouve trop petits pour s'occuper de nous,
Et que, par conséquent, il est fort inutile
Pour notre humanité futile
De se mettre à genoux.

Notre sculpteur fouilla donc un bloc de Carrare
D'une blancheur fort rare
Avec son magique ciseau.
Il travailla longtemps. Sous les coups du marteau
L'on vit se dessiner une belle madone.
Son air était si pur, ses traits, si gracieux,
Qu'elle semblait avoir ce feu que l'âme donne
Et qu'elle prend aux cieux.
Et l'artiste, ravi de son œuvre sublime,
Ne sortait qu'à regret de son humble atelier ;
Un sentiment d'amour étrange et légitime
A ce fruit de ses mains paraissait le lier.

Cependant, ô merveille !
Auprès de sa statue il en voit, un matin,
Une autre tout à fait pareille.
Ses yeux ont un éclat divin,
Puis une larme,
Les voilant à demi, leur donne un plus doux charme.
Un rayon tout mystérieux
Autour de son front glorieux
Décrit une auréole,
Et jette doucement
Dans l'humble appartement
Une lumière chaste et molle.

Le sculpteur s'arrête étonné :

—Quel rival fortuné
Est venu m'écraser du poids de son génie ?
Dit-il. O cruelle avanie !
Je briserai mon œuvre et ne tenterai plus
Des efforts superflus !

La madone nouvelle
Eut un souris bien doux :

—Ne soyez pas jaloux,
Mon enfant, lui dit-elle,
De l'œuvre du Seigneur.
Aimez pour votre honneur,
Gardez pour votre gloire,
Vous pouvez bien m'en croire,
L'ouvrage de vos mains ;
Mais Dieu, je vous l'atteste,
Dieu, l'artiste céleste,
Aime aussi les humains.

FABLE LXXXVIII.

LA GOUTTE D'EAU ET LA PIERRE.

Tout au pied d'une côte altière
Une petite pierre
Reposait sur un sable fin.
Cherchant une nouvelle route,
D'un filet d'eau la fraîche goutte
Arrive jusqu'au bord enfin,
Un instant se balance,
Puis s'élance
En bas.
le tombe au milieu de la pierre poreuse.

—Dis-moi donc d'où tu viens, dis-moi donc où tu vas,
Petite aventureuse,
Fit avec humeur celle-ci.

. . . .

—Moi, je viens du nuage et je vais dans la terre
Que je désaltère.

—Tu ne pourras jamais t'y rendre par ici,
Te voilà presque desséchée.

—Si j'en suis empêchée
Une autre va venir,
Et si je m'évapore
C'est pour descendre encore ;
Tu ne saurais tenir.

La pierre se moqua bien de cette menace ;
Mais la goutte d'eau fut tenace ;
Elle tomba, tomba toujours,
Jusqu'à ce que, pleine de joie,
Dans le cœur de la pierre elle eut trouvé sa voie
Et poursuivi son cours.

Priez avec constance,
Pauvres infortunés,
Et vous vaincrez la résistance
Des esprits les plus obstinés.

FABLE LXXXIX.

LES DEUX ÉCOLIERS.

Dans un petit bourg agricole
Deux gars s'en allaient à l'école
Leurs livres à la main.
Ils longeaient le chemin
Et, tenant un grave langage
Qu'ils ne comprenaient qu'à moitié,
Ils voulaient échanger le gage
D'une indissoluble amitié.

Tout à coup ils virent dans l'herbe,

Un fruit superbe,
Une pêche pourpre et velours.
Jetant là des livres trop lourds,
Chacun d'eux se dépêche
De courir vers la pêche ;
Mais, dans l'empressement,
L'un tombe avant d'être assez proche,
Et l'autre écrase dans sa poche
Le fruit qu'il serre étourdiment.

—

Que d'hommes de tous les âges,
Ignorants comme érudits,
Ne se montrent pas plus sages
Que ces petits étourdis !

FABLE XC.

LE SONGE DES TROIS FRÈRES.

Trois frères, une nuit, firent un même songe—
Le fait est certain ;
Je me garderais bien de vous dire un mensonge ; —
Or, dès le matin,
Chacun d'eux s'empressa de le conter aux autres.

Ces bons apôtres,
Qui pouvaient se damner pour une pièce d'or,
Avaient rêvé que sur la cime nue
D'une montagne assez connue

Se trouvait un trésor.
Un seul d'entre eux, pourtant, en deviendrait le maître,
Celui-là qui, bien entendu,
Y serait le premier rendu.

Trois rêves si pareils, il faut le reconnaître,
Devaient venir d'en haut,
Et cela leur parut d'une grande évidence.
Chacun regretta bien alors sa confidence
Et se promit de partir le plus tôt.

Il arriva qu'ainsi tous les trois dans la plaine
S'élancèrent à la fois.
Ils coururent longtemps. Ils étaient hors d'haleine
Quand ils arrivèrent tous trois
Devant une large fissure.
Le premier fait un bond, sans calculer d'abord,
Et sa jambe, peu sûre,
Ne peut atteindre l'autre bord :
Il tombe dans le vide.
Le deuxième de peur s'arrête tout livide,
S'assied sur une pierre et longtemps reste là ;
Le troisième, plus sage,
Cherche un passage
Qui le mène au delà,
Le trouve et gagne,

Par un sentier fort imprévu,
Le sommet de cette montagne
Où gît l'or précieux en son rêve entrevu.

—

N'agissez pas en téméraire,
Sans examiner le danger;
N'allez pas, non plus, vous ranger
Parmi ceux qui, tout au contraire,
Devant quelqu'obstacle puissant
Demeurent là tout gémissant.
Réfléchissez, je le répète,
Et quand vous aurez réfléchi
Cet obstacle qui vous arrête
Sera facilement franchi.

—

FABLE XCI.

LE BROCHET EMPRESSÉ.

Dans un lac entouré de charmantes collines,
Un lac au loin connu pour ses limpides eaux,
Et tout près duquel les oiseaux
Eparpillaient leurs notes argentines,
Des poissons prenaient leurs ébats.
Ils descendaient au fond, montaient à la surface,
Se disputant avec audace
Les moindres appâts.

Un pêcheur dans ce lac ayant jeté sa ligne,

Un gros brochet
Qui s'approchait
Vit son intention maligne
Et se dit aussitôt qu'il devait protéger
Ses amis, ses semblables :

" Si j'étais, pensa-t-il, en un pareil danger
Leurs avertissements me seraient agréables."

Là-dessus, le voilà
Qui va de-ci de-là,
Avec une ardeur insensée,
Accostant, sans façons,
Gros et petits poissons
Pour leur dire à tous sa pensée :

—Prudence, mes amis, ou bien nous périssons.
N'allez pas en ce lieu, fuyez bien cette rive :
Un vieux pêcheur arrive
Avec ses hameçons.

Content d'avoir prouvé qu'il avait des entrailles,
Il partit. Mais hélas ! ô destin imprévu !
Lui-même il s'en alla se prendre dans les mailles
D'un filet qu'il n'avait pas vu.

C'est faire une sottise extrême
Que de donner à ses pareils
De sages conseils
Et ne pas veiller sur soi-même.

—

FABLE XCII.

LES FEUX SAINT ELME ET LE PHARE.

Un soir que l'océan roulait vers son rivage,
Avec un bruit sauvage,
Ses flots tumultueux,
Des aigrettes de flamme, au milieu des ténèbres,
Dansaient de toute part, sur les vagues funèbres
Et dans les vents impétueux.
C'étaient les feux Saint-Elme et les feux Sainte-Claire.

Joyeux et vifs,
Ils s'approchèrent des récifs
Où brillait chaque nuit un phare solitaire.

—Pourquoi ne viens-tu pas avec nous voltiger ?
Dirent-ils d'un ton léger
A l'immobile lumière ;
Toi qui pourrais gaîment comme nous flamboyer
Comment peux-tu dans ce foyer
Demeurer ainsi prisonnière ?

Le phare répondit :

—Pendant qu'en gais faisceaux
Vous jouez dans les mâts des malheureuxv aisseaux
Qui courent au naufrage,
Moi je reste sur le rocher
Pour leur défendre d'approcher.
Je rends l'espoir et le courage
Au matelot qui craint la mort ;
J'éloigne le danger et je montre le port.

—

Les vains sectaires de ce monde,
Avec leurs doux enseignements
Qui changent à tous les moments,
Sont pareils à ces feux qui voltigent sur l'onde.

FABLE XCIII.

LA LIMACE ET LE ROSIER.

Traînant avec lenteur sa glutineuse masse,
Un jour, une limace
Vint se coller sur un rosier,
Et, dans sa turpitude,
Prenant une fière attitude,
L'injuriait à plein gosier :

—Ta fleur ressemble à la tache de rouille....
Fi ! la méchante odeur !
Ote ce masque de candeur....

Ne vois-tu pas, au moins, que je te souille ?
N'as-tu plus de souci ?...
Chasse-moi si tu l'oses,
Ou demande merci.

Le rosier, entr'ouvrant ses roses,
Lui dit :

—Tes insolents discours
Ne nous empêchent pas, moi de fleurir toujours
Et toi, pauvre grossière,
De te traîner dans la poussière.

—

Derrière le nuage épais
Souvent un beau soleil se joue...
L'envie à la vertu jette parfois la boue,
La vertu cependant plane sur elle en paix.

—

FABLE XCIV.

LE JEUNE CHAT ET LA SOURIS

Un jeune chat venait de prendre
Une souris ;
Il en sautait de joie, et ça peut se comprendre,
Vu qu'il n'avait jamais rien pris.
Il était demeuré jusqu'alors à l'étude
De son métier,
Avait été nourri par la sollicitude
D'un vieux chat du quartier ;
Car l'histoire rapporte
Que sa mère était morte

En allant à la chasse au milieu des fourrés.
Les détails de sa mort n'ont pas été narrés.

Donc notre petit chat, tout fier de son adresse,
Voulut prolonger son plaisir
En lâchant pour la ressaisir,
Avec plus d'art que de tendresse,
La souris qui tremblait de peur.
Il avait, je suppose,
Vu pratiquer la chose
Au vieux chat son tuteur.

Il la faisait sauter au-dessus de sa tête
Ou bien rouler à quelques pas,
Et la pauvre petite bête
Tentait de s'échapper mais ne le pouvait pas,
Car la griffe aiguisée
La reprenait toujours.

Elle était épuisée
Et n'espérait plus de secours,
Quand son jeune ennemi, trop grisé par la joie,
Avant de lui croquer le cou,
Pour lui rendre l'espoir, cruellement l'envoie

Rouler au bord d'un trou.

— Je suis habile,
Se disait-il, d'un ton badin,
Je la prendrai soudain
Avant qu'elle file.

Il se trompa ;
La souris s'échappa.

—

Il faut bien quelquefois infliger des supplices ;
C'est un devoir des plus touchants ;
Mais il faut se garder de mettre ses délices
Dans les angoisses des méchants.

—

FABLE XCV.

LA NON-INTERVENTION.

Les gloutons partirent en guerre
Contre les visons,
Et l'on ne sut guère
Pour quelles raisons.
Comme nous quelquefois les bêtes
Aiment à faire des conquêtes
Et tout prétexte est bon alors.

Peu rompus à la discipline,
Les visons dont l'esprit incline

A la paix au dedans à la paix au dehors,
Eprouvèrent quelques défaites,
Et, sur les entrefaites,
Requirent l'aide du renard.
Celui-ci répondit d'un ton fort goguenard :

—Je crois que le glouton, en effet, anticipe
S'il veut unir la faune en une nation ;
Mais je n'interviens pas à cause du principe
De la non-intervention.

Les visons malheureux n'eurent pas plus de chance
Auprès de maître loup.
Ils furent dispersés ; ce fut leur déchéance,
Ce fut le dernier coup.

Le glouton orgueilleux se plut à donner suite
A ses brillants projets :
Il lui fallait d'autres sujets.
Il traqua le renard, le prit ou mit en fuite
Sans même lui dire pourquoi ;
Et puis qu'aurait pu faire
Un long discours en cette affaire,
Puisque chacun doit rester coi

Pendant qu'on immole son frère ?

Les loups eurent leur tour aussi,
Mais leur perte fut bien légère,
Car les méchants entre eux ne sont pas sans merci.

—

Ne pas intervenir quand le puissant accable
Le faible qui s'épuise en un pénible effort,
C'est au lieu de l'amour admettre l'implacable,
Au lieu du plus loyal acclamer le plus fort.

—

FABLE XCVI.

LE SINGE MONTÉ SUR DES ÉCHASSES.

Un singe de courte stature,
Mais de grandes prétentions,
Gardait rancune à la nature
De son manque d'attentions,
Et cherchait toujours dans sa tête
Le bon moyen de s'élever.

—Je l'ai! dit-il un jour, je l'ai! que je suis bête
De si longtemps rêver!
C'est bien simple: je vais monter sur des échasses.

Que d'hommes, par ce truc, semblent grands en tout lieu !
S'ils espéraient de tromper Dieu
Ils se hisseraient dans les châsses.

FABLE XCVII.

LE NOUVEAU RÉGIME

Un jour les animaux sauvages,
Pour s'illustrer,
Résolurent de se titrer
Et de supprimer les servages.
C'était fort beau déjà ;
Mais pas assez ; et l'on songea,
Dans une agape présidée
Par un jeune lion, —
Car c'est là, paraît-il, que surgit toute idée, —
On songea qu'il fallait, mais sans rébellion

Faire un gouvernement. Quelle en serait la forme ?
Le grand nombre choisit le représentatif,
Comme étant plus récréatif.
On chargea le canard d'annoncer la réforme.
Les fauves de partout parurent satisfaits
De cette source de bienfaits.

Dans les divisions rurales
Les élections générales
Se firent partout à la fois.
Seul un singe vendit sa voix.
Puis une élection fut quelque part perdue
A cause, paraît-il, de l'influence indue.

De par le droit coutumier
Dont la forêt s'honore,
Un lion à la voix sonore
Voulut être premier.
Secouant sa crinière, ouvrant son œil de flamme,
Il commenta son grand programme,
Et la droite battit des mains.
La gauche s'irrita. Plus vive que polie,
Elle dit que jamais, même chez les humains,
On avait vu telle folie.

Chacun resta de son côté ;
Cela s'appela loyauté.

Alors un vieux loup philosophe
D'un ton fort solennel
Lança cette apostrophe :

—Votre gouvernement constitutionnel
C'est la tyrannie
Sottement bénie
D'un seul par le moyen de tous.

Un renard répliqua, moqueur :

—Qu'en savez-vous
Pour parler de cette manière,
O loup qui dans votre tanière
Restez comme sous un linceul ?...
C'est le règne de tous, mais on n'en voit qu'un seul.

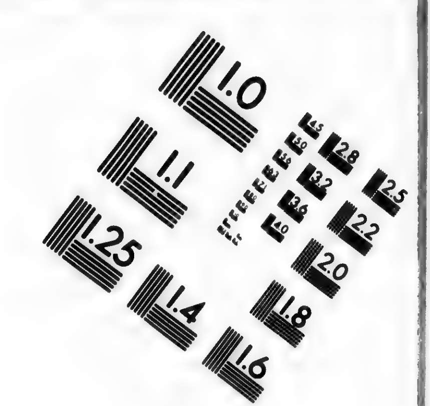
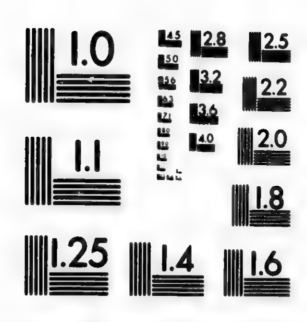


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6″



FABLE XCVIII.

LA COLOMBE.

Une colombe au blanc plumage
Volait depuis longtemps
Au-dessus d'un désert sauvage,
Sous des cieux éclatants,

Une soif ardente, cruelle,
Faisait enfin faiblir son aile
Quand elle vit, près d'un rocher,
Couler une source limpide.

Dans sa hâte d'en approcher,
Son élan fut si rapide
Qu'elle vint se heurter au roc.
Sous la violence du choc
Elle se brisa la cervelle.

—

L'histoire, hélas ! n'est pas nouvelle.
Beaucoup tombent ainsi, soit tard, soit au début,
Pour n'avoir pas appris à mesurer le but.

—

FABLE XCIX.

LA LAIE ET LA LIONNE.

Un jour, traversant la boulaie
Avec tous ses petits,
Nombreux, grognards, pleins d'appétits,
Une orgueilleuse laie
Sous les rameaux feuillus, repliés en arceau,
Rencontre une lionne avec un lionceau,
Un seul !

—Que je vous plains ! ma bonne,

Dit-elle avec compassion....
Rien qu'un petit ! ! !
—C'est vrai, répondit la lionne,
Mais ce petit est un lion.

—

FABLE C.

L'OURS ET LE MOUTON

Ainsi que l'homme, l'ours propose
Mais ne dispose pas toujours.

Un ours affamé,—je suppose,—
Portait dans les champs ses pas lourds,
Ruminant de nouveaux manèges
Pour tromper l'animal broutant.
C'était à l'approche des neiges,
Mais les brebis paissaient pourtant.

—Un agneau, quelle bonne aubaine !...
Je laisserai la peau, la laine,
Pour ne savourer que la chair.
Ainsi l'agneau ne vaut pas cher,
Et tout petit sera mon crime.
Je pourrais même en manger deux.
Trois serait un peu hasardeux....
Faut être honnête

Ainsi s'exprime
L'ours qui marche le nez en l'air,
Bien sûr d'avoir assez de flair
Pour éviter toute aventure
De nature
A retarder trop son retour.

Il avait déjà fait un tour
Naguère dans ces pâturages,
Et le maître, se disait-il,
Dans un raisonnement subtil,
Lui redevait des arrérages.

Tout en cherchant de-ci de-là,

Voilà
Qu'il entend, à quelque distance,
Le bêlement d'un vieux mouton.

—Je vais te prêter assistance
Et te faire changer de ton,
Grogna-t-il, en courant fort vite
Vers l'endroit d'où partaient les cris.
Ton bêlement plaintif m'invite
A traverser des champs proscrits,
Ajouta-t-il, et je me hâte.
Je suis d'une si bonne pâte !
Aussitôt rendu qu'appelé....
Donc, si tu te vois bien pelé ;
Tant pis ! je m'en lave les griffes....
Comment, maraud ! tu te rebiffes ?
Et tu refuserais l'honneur
D'être croqué par ton Seigneur ?...

Mais voilà que l'ours tout en verve
Tombe dans un piége tendu.

—Eh ! fait le mouton qui l'observe,
Je ne suis pas encor tondu.

Foi d'ours ! aide-moi, dit le fauve,
Et dans la forêt je me sauve
Pour n'en plus sortir qu'au printemps.
Six mois pour vous tous de bon temps !

—Ta générosité m'enchante,
Dit le mouton en se moquant.
Je n'ai pas peur, vieux délinquant,
L'hiver, de ta griffe méchante,
Car l'hiver tu ne peux venir.
Je vois plus loin dans l'avenir.

—

C'est le cœur aimant que saccage
L'homme sans vertu ni pitié ;
Laissez le fauve dans sa cage
Et le méchant, sans amitié.

—



TABLE DES MATIÈRES.

—

FABLES

Fable I—Le lièvre et le rat 5
Fable II—La chauve-souris 10
Fable III—La mer et le rocher 14
Fable IV—Le rat et le pâté 16
Fable V—Le glouton et l'écureuil 19
Fable VI—La harpe éolienne et la girouette 21
Eable VII - La fauvette et l'épi de blé 23
Fable VIII—Le coq et le putois 27
Fable IX—Le cerf altéré 31
Fable X - La neige et le marécage 33
Fable YI—Le chat et le jeune oiseau 35
Fable XII—Le paysan et les moineaux 37

Fable XIII—Le vanneur et le blé........................ 39
Fable IX—Le singe qui se voit dans une glace........ 42
Fable XV—Le chêne et le pommier 44
Fable XVI—Le renard et le loup-cervier............. 46
Fable XVII—La belette et le hibou................. 48
Fable XVIII—Le lièvre................................ 51
Fable XIX—L'orignal................................. 52
Fable XX—Les deux ruisseaux et le rocher.......... 54
Fable XXI—Le cygne................................. 56
Fable XXII—L'aigle et le serpent.................... 59
Fable XXIII—Le cheval et le charriot................ 62
Fable XXIV—La plume et le pin....................... 65
Fable XXV—Le loup et le chien...................... 67
Fable XXVI—Le carcajou qui veut s'illustrer 70
Fable XXVII—Le laurier rose et la pensée 73
Fable XXVIII—La lampe et le réverbère.............. 75
Fable XXIX—La luciole et la rose.................... 77
Fable XXX—Le lièvre parvenu......................... 80
Fable XXXI—Le daim imprudent....................... 83
Fable XXXII—L'avare sur le point de mourir........ 86
Fable XXXIII—Le saule et le pin..................... 89
Fable XXXIV—Les deux chênes........................ 91
Fable XXXV—La mouche et l'araignée................ 94
Fable XXXVI—La lutte pour le sceptre chez les animaux................................. 98
Fable XXXVII—La ligue des rats..................... 102
Fable XXXVIII—Les deux arbustes et l'ondée....... 105
Fable XXXIX—Les deux fontaines.................... 108
Fable XL—Le lion et le lézard........................ 111
Fable XLI—Le corbeau vaniteux..................... 113
Fable XLII—Le chat qui rêve 116
Fable XLIII—La cigale et la fourmi.................. 120
Fable XLIV—La mouche et le taureau............... 126

...... 39
...... 42
...... 44
...... 46
..... 48
...... 51
...... 52
...... 54
...... 56
...... 59
...... 62
...... 65
...... 67
...... 70
...... 73
...... 75
...... 77
...... 80
...... 83
...... 86
...... 89
...... 91
...... 94
es ani-
...... 98
...... 102
...... 105
...... 108
...... 111
...... 113
...... 116
...... 120
...... 126

Fable XLV—L'oiseau et le feuillage.................. 128
Fable XLVI—Le ruisseau ambitieux.... 130
Fable XLVII—La lampe et le flambeau............... 133
Fable XLVIII—Les deux cultivateurs et le serpent.... 136
Fable XLIX=Les deux chiens......................... 138
Fable L—Le carcajou.......... 140
Fable LI—Le loup converti.......................... 143
Fab'e LII—Le renard prudent 145
Pable LIII—Le renard et l'ours..................... 147
Fable LIX—La rose et le papillon................... 151
Fable LV—Le laboureur et l'athée................... 155
Fable LVI—La corneille et la grive................. 159
Fable LVII—Le loup devenu mout n................... 162
Fable LVIII—Le castor et le loup cervier........... 166
Fab'e LIX—L'agneau et le glonton................... 170
Fab'e LX—La cigale orgueilleuse 173
Fab'e LXI—Le loup et les deux bassets.............. 278
Fable LXII—Les deux voisines et la mort... 181
Fable LXIII—Le froment et l'ivraie................. 184
Fable LXVI—Le nuage et le soleil............ 187
Fable LXV—Le renard et l'ombre des pigeons..... ... 189
Fable LXVI—Le roseau............................... 192
Fable LXVII—Le cheval malade 194
Fable LXVIII—Les chameaux...... 197
Fab'e LXIX—L'ormeau prodigue....................... 199
Fab!e LXX—La sauterelle et la chenille.... 201
Fable LXXI—Le flutiste et le carcajou.............. 205
Fable LXXII—L'oiseau-mouche et le chêne........... 207
Fable LXXIII—Le cenellier........ 209
Fab'e LXXIV—Le paysan et la mine d'or.............. 212
Fable LXXVI—Le secret du bonheur................... 216
Fable LXXVII—La couleuvre et l'aigle...... 222
Fable LXXVIII—Le enard et le lièvre........ 225

Fable LXXIX—Le taureau et la fourmi.............. 226
Fable LXXX—Les deux épis.......................... 229
Fable LXXXI—L'origine des singes.................. 230
Fable LXXXII—Les deux chevaux..................... 233
Fable LXXXIII—Le jeune renard et le loup.......... 237
Fable LXXXIV—Le renard et le vieux loup........... 241
Fable LXXXV—L'abeille et l'enfant gourmand........ 245
Fable LXXXVI—Les deux cultivateurs................ 247
Fable LXXXVII—Le sculpteur et la madone........... 252
Fable LXXXVIII—La goute d'eau et la pierre........ 254
Fable LXXXIX—Les deux écoliers.................... 257
Fable XC—Le songe des trois frères................ 259
Fable XCI—Le brochet empressé..................... 262
Fable XCII—Les feux Saint-Elme et le phare........ 265
Fable XCIII—La limace et le rosier................ 267
Fable XCIV—Le jeune chat et la souris............. 269
Fable XCV—La non-intervention..................... 272
Fable XCVI—Le singe monté sur des échasses........ 275
Fable XCVII—Le nouvean régime..................... 277
Fable XCVIII—La colombe........................... 280
Fable XCIX—La laie et la lionne................... 282
Fab'e C—L'ours et le mouton....................... 284

..... 226
..... 229
..... 230
..... 233
..... 237
..... 241
..... 245
..... 247
..... 252
..... 254
..... 257
..... 259
..... 262
..... 265
..... 267
..... 269
..... 272
..... 275
..... 277
..... 280
..... 282
..... 284